

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

GALERIE LITTÉRAIRE

PIERRE TAMISIER

TOURNUS, comme chacun sait, a eu l'honneur, dans la première moitié du dix-huitième siècle, de donner à la France le peintre Greuze (1); mais là ne se borne pas sa gloire. Cette petite ville a fourni de plus à l'histoire littéraire de la Bourgogne un contingent assez respectable de savants & d'écrivains. Aux premiers rangs de cette docte phalange apparaissent deux poètes, assez remarquables l'un et l'autre pour mériter une place dans la présente galerie : Pierre Tamisier & Jean Magnon. C'est de Tamisier que je vais d'abord vous entretenir. Quant à Magnon (2), il aura bientôt son tour.

Pierre Tamisier naquit à Tournus (Saône-&Loire), vers le milieu du seizième siècle, de parents honnêtes, mais assez médiocrement partagés du côté de la fortune. Son père, à ce qu'il paraît, était un nommé Chrétien Tamisier, qui, en 1541, exerçait dans cette ville la profession de tailleur,

—de *couturier*, comme on disait alors (1). — Pierre fut un enfant précoce, ce qu'on appelle un petit prodige. A peine échappé des langes du berceau, les témoignages contemporains nous le montrent sachant déjà, non-seulement lire, mais écrire avec élégance et netteté. Cette merveilleuse facilité naturelle lui permit aussi d'apprendre seul, sans le secours de personne, les premiers éléments de la grammaire. Encore adolescent, il fut envoyé à Paris, où son manque de ressources l'obligea, sans doute à son grand crève-cœur, d'embrasser la déplaisante carrière de la procédure. Mais en revanche, tous les soirs, à la clarté d'une lampe fumeuse, oubliant dans son taudis de jeune homme dame Thémis & sa voix rêche, il furetait parmi les historiens, il glanait parmi les poètes; & de la sorte il finit par acquérir une vaste & solide instruction littéraire. Pendant vingt ans qu'il habita la grande ville, il fut procureur (2) au parlement; puis, cédant aux instances de ses amis &

(1) Jean-Baptiste Greuze naquit à Tournus, le 21 août 1725, & mourut à Paris, le 21 mars 1805.

(2) J'ai déjà consacré, dans le *Bulletin du Bibliophile*, de M. Léon Techener (numéro de septembre-octobre 1871), une courte étude à Jean Magnon, l'excentrique auteur de la *Science universelle*. Je compte revenir prochainement, avec de nouveaux & plus amples détails, sur ce curieux & bizarre écrivain.

(1) Telle est, du moins, l'assertion du chanoine Juénin, dans une note mise au bas de la préface dont il a fait précéder son *Histoire de la Ville et de l'Abbaye de Tournus*. Le carme Louis Jacob de Saint-Charles, au contraire, dans un ouvrage que je vais avoir bientôt l'occasion de citer, fait naître Tamisier de parents distingués par leur position sociale.

(2) Les *procureurs* d'alors étaient à peu près ce que sont les *avoués* d'aujourd'hui.

de sa famille, il revint se retremper à l'air du cher pays natal. Durant son séjour à Paris, il avait amassé un certain pécule. Soutenu en outre par la libéralité de son oncle, il put acheter la charge de président à l'élection (1) du Mâconnais, dans l'exercice de laquelle il acheva paisiblement, — aussi paisiblement du moins que le permettait cette époque d'affreuses guerres civiles (2), — une existence honnête, estimée, laborieuse, dégagée de tout souci mesquin, libre de toute vulgaire entrave, sauf la chaîne volontaire de ses devoirs de magistrat.

Un jour, néanmoins, il faillit se marier; mais au dernier moment il se ravisa. Renonçant, une fois pour toutes, aux douceurs pour lui problématiques de l'hyménée, il préféra, suivant l'expression d'un de ses amis, courtiser à ses heures de loisir les chastes filles de Mnémosyne. Épaminondas remplaçait par des victoires les enfants qu'il n'avait pas eus; Tamisier, lui, les remplaçait par des livres. Chaque année, régulièrement, il en faisait paraître un nouveau (3).

Il se rattrapait aussi, largement, trop largement peut-être, de son vœu de célibat sur les plaisirs de la table. Tamisier n'était pas Bourguignon pour rien: il mangeait vaillamment, & buvait de même. C'était là probablement son seul défaut; mais ce péché mignon lui coûta cher. D'une complexion sanguine & d'un embonpoint colossal, il était fatalement réservé à la fin soudaine qui fut en effet son partage. Une fois déjà, sans doute à la suite d'une crise apoplectique, il était tombé dans son foyer tout flambant, d'où, fort heureusement pour lui, on avait pu le retirer sans qu'il eût presque aucun mal. Une dernière attaque, plus violente, l'emporta dans la nuit du vendredi 4 janvier

1591. Tous les secours de la science humaine furent inutiles; Tamisier n'eut que le temps de recevoir ceux de la religion. On l'inhuma dans le prieuré de Saint-Pierre, à Mâcon, sous le maître-autel de l'église.

Par son testament, il avait institué sa sœur héritière de sa fortune personnelle, jointe à ce que son père lui avait laissé; mais, par une clause spéciale, il avait eu soin de réserver sa bibliothèque à son cousin Claude Paulmier, le chanoine, dont il paraît avoir été l'hôte & le commensal tout le temps qu'il vécut à Mâcon, & qui d'ailleurs avait reçu la mission de publier ses œuvres posthumes.

Tamisier mourut au moment où l'on imprimait à Lyon sa traduction en vers de l'*Histoire évangélique* du poète latin Juvencus. Claude Paulmier se chargea pieusement des soins que réclamait la suite de cette opération, & grâce à lui, le dernier ouvrage du digne président put paraître la même année, chez le libraire Benoît Rigaud. A ce volume est annexé un petit fascicule (1) de poésies grecques, latines & françaises, consacrées à la mémoire du défunt par ses nombreux amis. C'est là que j'ai puisé la plupart des renseignements biographiques qui précèdent (2).

Il y a vraiment du plaisir à s'occuper un instant de Pierre Tamisier. C'était, dans toute la force du terme, un « brave homme », un bon gros personnage, tout rond, au physique comme au moral; en un mot, une vraie nature bourguignonne, franche, cordiale & ouverte. Le carme Louis Jacob de Saint-Charles, dans son ouvrage latin sur les *Écrivains illustres du diocèse de Chalon-sur-Saône*, vante beaucoup, & à juste titre, sa probité hors ligne, sa verve poétique & son érudition. Esprit très-cultivé, il s'occupait activement de littérature, mais sans aucune visée de sot amour-propre, sans nulle recherche de gloire, « par forme d'exercice récréatif », comme il nous l'apprend lui-même avec une bonhomie sincère, « & pour le seul contentement de son esprit. » Il était fort lié avec un écrivain assez célèbre de ce temps-là, Pierre de Saint-Julien, de la vieille maison seigneuriale de Baleure, auteur, entre autres ouvrages, de l'*Origine des Bourguignons*. Ce fut Tamisier qui engagea Saint-Julien à recueillir, après les ravages des huguenots, & à publier ses notes & ses recherches sur les antiquités de la ville & de l'abbaye de Tournus.

Au fait, il me vient une idée: je vais laisser dans cette circonstance la parole à Saint-Julien, dont peut-être le vieux style naïf ne vous sera pas trop désagréable. Voici comment il s'exprime dans son épître à François de la Rochefoucauld, plus

(1) Le mot *élection* désignait particulièrement autrefois un tribunal établi pour juger les différends qui concernaient les tailles, les aides & les gabelles.

(2) Dans l'épître dédicatoire adressée, en tête des *Méditations de saint Augustin*, à François de la Rochefoucauld, évêque de Clermont, abbé & seigneur de Tournus, Tamisier rappelle à ce prélat qu'il a composé sa traduction « pendant que les trois fléaux de l'ire de Dieu, la peste, la guerre & la famine, affligeaient misérablement ce pauvre pays de Mâconnais, même votre dite ville de Tournus ».

(3) Tamisier fit imprimer tour à tour: — 1° en 1586, *Prières chrétiennes et catholiques* (Lyon, Benoît Rigaud); — 2° en 1587, *Méditations de saint Augustin* (Lyon, Jean Pillehotte); — 3° en 1588, *Méditations sur les sept psaumes de la pénitence* (Paris, Abel l'Angelier); — 4° en 1589, *Anthologie*, etc. (Lyon, Jean Pillehotte); — 5° en 1590, *Cantiques, hymnes et prières*, etc. (Lyon, Benoît Rigaud); — 6° enfin, en 1591, la *Sacrée Poésie et Histoire évangélique de Juvencus* (Lyon, Benoît Rigaud).

Comme on le voit par cette liste, à partir de 1586, date de sa première publication à moi connue, les œuvres du poète tournusien se succèdent sans interruption, d'année en année.

(1) Lyon, imprimerie de Pierre Roussin.

(2) On me permettra de dire, à ce propos, qu'aucun des biographes qui m'ont précédé ne s'est donné la peine d'en faire autant.

tard cardinal, & alors abbé commendataire de Tournus :

«... Il me fut permis de voir, & avec tel loisir qu'il me plut, les pancartes, titres, livres & autres enseignements, dont le trésor de votre abbaye était copieusement fourni pour lors : mais, n'ayant autre dessein que d'en contenter mon esprit, & ne pensant en jamais venir là où je suis entré, ce me fut assez de retenir en mémoire ce qui me semblait plus singulier ; & ce tant incurieusement que, si depuis je n'eusse été excité par M. Tamisier, Tournusien, mon bon ami, & autres bonnes parts, mes dits mémoires eussent été plutôt consommés (1) que revus... »

Et un peu plus loin :

« Feuilletant mes vieux brouillards, èsquels (2) étaient par-ci par-là quelques fragments des recherches de diverses antiquités, plusieurs de celles de votre Tournus me tombèrent en main. L'excellence du lieu, les anciennes amitiés & bienveillances que j'y avais acquises, & les exhortations de M. Pierre Tamisier, Tournusien (homme de singulièrement gentil esprit), me contraignirent avoir pitié des misères que non-seulement le monastère, mais aussi la ville de Tournus, avaient souffertes... & me forcèrent de dresser un brief (3) sommaire représentatif des choses passées : afin que, si le sac donné à Tournus a tâché faire perdre la mémoire, ce que j'en ai conservé la fasse revivre, & préserve tant de choses remarquables, & qui sont à l'honneur dudit lieu, d'être sevelies (4) au gouffre d'oubliance... »

Saint-Julien revient encore sur l'initiative de Tamisier, dans une petite pièce de huit vers latins (hexamètres & pentamètres), qu'il lui adresse en tête de sa monographie sur Tournus, & dont voici la traduction :

« Si c'est une œuvre louable & qui mérite quelque honneur, que de remettre en mémoire les origines de votre patrie, c'est tout au plus à moi, je l'avoue, que vous devez de pouvoir lire présentement mes écrits sur cette matière, fruit d'un assez pénible labeur. Je n'avais pas l'intention de rendre visite à Tournus & ne voulais faire qu'un saut de Chalon à Mâcon. Mais votre pieux amour du sol natal m'a forcé la main, & je n'ai pu vous

refuser cette satisfaction, à vous, ni au pays qui vous a vu naître (1). »

Tamisier témoigna sa reconnaissance par le sonnet qu'on va lire :

Tournus, bien que tu sois en lieu fertile (2) assise,
Riche de blés, de vins & de commodités,
De rivière (3), ruisseaux, fontaines, bois & prés,
Et de tous autres biens que plus on loue & prise;

Si est-ce toutefois qu'un los (4) qui éternise
Par les doctes écrits les villes & cités,
Manquait au plus fertile de tes fertilités,
Et du ciel ne t'était cette faveur acquise.

Mais ore (5) un tien voisin qui t'aime d'un vrai cœur,
Prié par moi ton fils soigneur de ton honneur,
Par son discours & plan te sacre à la mémoire;

Et son heureux labeur s'acquiert en ce faisant
Le los de bon voisin, à moi de bon enfant,
Et à toi & aux tiens une immortelle gloire.

Au nombre de ses meilleurs amis était également Aimé de Rymon (6), seigneur de Champgrenon, procureur du roi au bailliage du Mâconnais, chez qui, pendant la saison des vendanges, il commença sa traduction de l'Anthologie grecque sur des versions latines de différentes mains, que son hôte du château de Champgrenon, très-lettré aussi, lui avait courtoisement communiquées.

En outre, il était en relations des plus affectueuses avec Vincent Bernard, conseiller du roi au parlement de Paris & doyen de l'église de Mâcon, qui avait été, dit-il, le Mécène de ses « études privées »

(1) L'original est ainsi conçu :

Si dabitur laudi, si quidve meretur honoris
Principii patriæ commeminisse tuæ,
Vix mihi deberi fateor quæsitæ labore
Non facili in præsens quod mea scripta legas.
Non animus fuerat Tornutia visere castra,
Dum Matisenses a Cabilone peto :
Sed tua me pietas patriæque amor impulit, ut nec
Id tibi, nec patriæ posse negare velim.

(2) Tamisier écrit *fertile* au masculin, comme nous écrivons aujourd'hui *subtil*. Il est fâcheux qu'on n'ait pas adopté ce système d'orthographe pour tous les adjectifs en *ile*, & qu'on n'écrive pas, par exemple, *un livre utile*, *un travail facile*, en réservant le muet final pour le féminin, *une leçon utile*, *une étude facile*.

(3) La Saône.

(4) Louange, honneur. Ce vieux mot se trouve encore dans La Fontaine.

(5) Ore devant une voyelle; ores devant une consonne (en italien *ora*) : maintenant, à présent.

(6) L'auteur de l'article Tamisier, dans la dernière édition de la *Biographie universelle* Michaud, a confondu Aimé de Rymon avec un autre personnage, probablement de la même famille, Emmanuel-Philibert de Rymon, qui mourut en 1627. Ce n'est pas, du reste, la seule erreur qu'il y ait à relever dans cette notice.

(1) Détruits. Comme je n'écris pas ici pour des savaux de profession, pour des « gens du métier, » mais bien pour d'honnêtes lecteurs qui cherchent à s'instruire & dont il est bon de faciliter la tâche, je me suis permis de rajeunir complètement dans ce passage l'orthographe du seizième siècle. Que les doctes me le pardonnent. J'ai résolu d'en faire autant pour toutes les citations qui vont suivre.

(2) Dans lesquels.

(3) Prononcez *brief*.

(4) Le verbe *sevelir* a disparu de la langue; nous n'avons plus que son composé *ensevelir*. A l'exemple du vieux français & du latin, les Italiens disent *seppellire*.

& avait, « avec singulière affection, » favorisé son « avancement. » C'est à lui qu'il a dédié ses *Méditations chrétiennes sur les psaumes de la pénitence*.

Mentionnons enfin, parmi les personnes les plus dévouées au poète de Tournus, le sieur du Troncy, conseiller du roi & contrôleur de son domaine en Lyonnais. C'est en s'aidant, comme il l'avoue lui-même, de la traduction française donnée par du Troncy d'une paraphrase italienne des psaumes pénitentiels, que Tamisier composa ses *Méditations chrétiennes* sur les psaumes en question. Il lui offrit « comme étrenne, » le 1^{er} janvier 1590, la dédicace de ses *Cantiques, hymnes et prières*. Dans cette épître naïve & cordiale, nous le voyons signaler avec reconnaissance la peine que du Troncy avait prise « à promouvoir l'édition de ses précédentes œuvres. » Nous y apprenons par la même occasion que « le principe de leur amitié & connaissance » datait de longtemps & avait été « confirmé, » de la part du contrôleur lyonnais, par une foule de « bons offices, honnêtetés & courtoisies ».

Les œuvres originales de Tamisier se bornent à quelques sonnets & autres petites pièces de vers, dont il se plaisait, suivant l'usage de son époque, à faire une escorte d'honneur aux ouvrages de ses amis. Mais, comme traducteur, il a laissé un certain nombre d'élucubrations dont quelques-unes, j'ose le dire, sont d'un vrai mérite. C'est ainsi notamment qu'il a reproduit, & le plus souvent paraphrasé, mais dans tous les cas en vers français d'une très-bonne facture pour le temps, l'Anthologie, &, à la suite, dans le même volume, Phocylide, Naumachus, les *Vers dorés* attribués à Pythagore, une élégie mise au compte de Solon & l'*Amitié exilée* de Théodore Prodrome.

De son propre aveu, Tamisier ignorait la langue des originaux qu'il essayait de faire revivre. Il était obligé de travailler sur des versions latines, ce qui le rendait, comme il en convient lui-même avec la plus humble modestie, « assez incapable & inepte à pareille entreprise. » Il ne se dissimule pas qu'on pourra l'accuser de témérité pour « avoir entrepris une version grecque sur la latine sans avoir connaissance de la grecque; » mais il s'en rapporte « à la suffisance de tant de doctes personnages, » qui ont traduit en latin le grec de l'Anthologie, &, si parfois il se trompe, il ne se trompera du moins qu'avec et après eux.

Goujet (1) lui reproche de n'avoir suivi dans sa traduction ni l'ordre des livres, ni la division des matières; mais il est bon d'observer que Tamisier a cru parer à cet inconvénient en dressant, comme il le dit lui-même, « une table des noms propres & choses plus remarquables contenues en ces épi-grammes, & deux autres tables, du nom des

auteurs grecs qui les ont premièrement écrits (1), & de ceux qui les ont mis en langue latine. » Quant au système suivi par le traducteur, ce n'est pas, tant s'en faut, celui d'une rigoureuse fidélité; la mode n'en était pas encore venue : « Je ne me suis tellement lié », dit-il, « à la version latine, que j'aie voulu représenter vers pour vers; ains (2) ai pris une liberté & licence plus grande pour leur donner quelque peu plus de grâce, en ayant, aucuns traduits, aucuns imités, aucuns accourcis et aucuns amplifiés, selon les sujets y contenus. » Quoi qu'il en soit, la versification de Tamisier me semble en général élégante & suffisamment harmonieuse, comparée surtout aux productions contemporaines du même genre; & cela, nonobstant l'avis contraire de Goujet. En effet, le docte abbé la trouve, pour son compte, « également plate & dure », dans l'Anthologie du moins; car ailleurs, à propos de la traduction de Phocylide, il veut bien reconnaître qu'elle est « dans un langage facile à entendre, & tel que le parlaient alors les personnes qui avaient l'esprit cultivé ».

Il y a bien, par-ci par-là, dans les vers de Tamisier, certains hiatus assez désagréables, si l'on veut, pour des oreilles modernes & délicates; mais le sévère, trop sévère Malherbe, n'avait pas encore « réduit la muse aux règles du devoir, » & l'aimable président de l'élection du Mâconnais ne se permettait en cela qu'une licence dont usaient largement ses confrères de la même époque.

D'ailleurs, me sera-t-il permis de le dire en passant? l'école de Malherbe, dans sa proscription trop absolue de l'hiatus, a peut-être dépassé les bornes d'une réforme vraiment utile. L'hiatus n'existe réellement que lorsqu'il y a choc entre un son final & un son initial, tous deux identiques. Par exemple, dans ces lambeaux de phrases : « Il aime à aller; j'ai été éprouvé; un joli Iroquois; » vous prononcez trois fois de suite *a a a*, quatre fois de suite *é é é é*, deux fois de suite *i i* : autant d'efforts de gosier, autant d'hiatus. A la bonne heure! Ce sont ceux-là qu'il fallait proscrire impitoyablement, & que déjà proscrivaient en général même nos plus anciens poètes. Mais dans ce vers familier de Racine :

Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne (3),

où l'on glisse du son *i* au son *a*, d'un son à un autre tout différent, croyez-vous qu'il y ait le moindre hiatus?

Supposez qu'au lieu de mettre :

Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour (4),

(1) Épigramme était alors du masculin.

(2) Mais, au contraire; en italien *anzi*.

(3) *Les Plaideurs*, acte III, scène III.

(4) *Athalie*, acte I, scène I.

(1) *Bibliothèque française*, t. IV, p. 315, 316.

le même Racine eût mis :

Sitôt que de ce jour
Le théorbe sacré annonçait le retour...

pensez-vous que, s'il n'y a pas d'hiatus dans le premier cas, il puisse y en avoir dans le second ? Mais, direz-vous peut-être, c'est bien différent : dans le premier cas, l'e muet de *sacrée* amortit le choc, empêche l'hiatus. Erreur : cet e est complètement nul dans la prononciation ; il ne peut donc, en aucune manière, jouer ce rôle de tampon que vous lui attribuez si complaisamment. Il n'y a pas plus d'hiatus dans le second cas qu'il n'y en a dans le mot *théorbe* lui-même, où l'on passe de l'é à l'o sans la moindre difficulté de prononciation, sans le moindre bâillement.

La conclusion de tout cela, c'est que la règle de l'hiatus dans la versification française, telle qu'elle a été formulée depuis par Malherbe, n'est qu'une entrave aussi gênante que puérile. Nous la subissons quand même aujourd'hui, moi le premier ; & il serait difficile, peut-être même ridicule, de s'insurger contre elle. Mais, du temps de Tami-sier, on ne s'y soumettait pas encore, & je crois qu'on avait raison.

Après tout, les quelques hiatus, puisque hiatus il y a, que l'excellent homme a pu se permettre, quand c'était encore la mode, ne l'ont pas empêché d'être un des plus habiles manieurs de vers de la fin du seizième siècle. Au surplus, pour qu'on ne me soupçonne pas à cet égard de complaisance & de partialité, je vais mettre ici les personnes qui me font l'honneur de parcourir ces lignes, à même d'apprécier librement, &, comme on dit, pièces en main, le talent poétique & rythmique de mon cher compatriote.

Et, à ce propos, comme j'ai parlé tout à l'heure de l'Anthologie, offrons-en d'abord quelques citations.

J'ouvre au hasard le volume, & je tombe sur cette épigramme d'Antiphile, aux *Mouches à miel* :

Que doux est votre ouvrage, ô gentilles avettes (1) !
Douceur qui est formée avec peu de labeur
Dans le clos odorant de vos gentes ruchettes,
Douceur donnée à l'homme avec grande faveur :
Car pour l'avoir ne faut que le bœuf laboureur
Et le coultre tranchant viennent la terre fendre,
Ains des ruches on voit cette manne descendre.
Donques je vous salue, ô vous, mouches à miel ;
Allez des belles fleurs le suc douxereux prendre,
Pour en faire un nectar qui semble issu du ciel.

Voici maintenant de quelle manière Tami-sier a reproduit la belle pièce d'Antipater sur *Corinthe* :

(1) Abeilles. Ce joli mot se rencontre souvent chez les poètes de la Pléiade.

Corinthe, où est ta gloire ? où est ton lustre antique,
Et tes murs de remparts & de tours décorés,
Tes temples somptueux, ton peuple magnifique,
Et tes riches palais superbement dorés ?
Ores ne sont de toi vestiges demeurés,
La fureur du dieu Mars en tel point t'a réduite ;
Les alcyons marins à ton bord sont restés,
Qui pleurent le malheur de ta ville détruite.

Transcrivons à la suite ce noble morceau, d'auteur inconnu, pour parler comme le traducteur, sur l'Excellence et vertu des Muses :

Les Muses font avoir un renom glorieux,
Elles sont en honneur aux hommes & aux dieux.
Qui ores parlerait des prouesses d'Achille ?
D'Ulysse qui croirait l'éloquence subtile ?
Qui saurait tous les faits du Latin ancien,
Les combats de Turnus & d'Énée Troyen ?
Qui ores connaîtrait quels étaient les Fabies (1),
Camilles, Scipions, Fabrices, Émilies ?
Qui se ressouviendrait de ce grand Hannibal,
Si les Muses, plus dur qu'en marbre ou en métal,
N'eussent gravé leurs noms au temple de Mémoire,
Empêchant que le temps dessus eux n'eût victoire ?
Donc les Muses chéris (2) : les Muses ont cet heur (3)
De donner gloire, los & un célèbre honneur,
Et par toi ne seront nullement déprisées
Pour les voir par aucuns aux grands biens *postpo-*
sées (4).

Les biens sont passagers, les grands palais périssent ;
L'or, la pourpre, l'ivoire, en rien se convertissent ;
A les garder y a maint travail, maint labeur ;
A les perdre on reçoit une griève (5) douleur :
Les seules Muses sont divines, immortelles,
Et vieillesse ni mort n'ont puissance sur elles.

Toute la traduction de l'Anthologie par Tami-sier est écrite dans ce style. Je vous le demanderai maintenant, la main sur la conscience : Goujet avait-il bien raison d'en critiquer si vertement la forme, &, de bonne foi, peut-on appeler cela « une versification plate & dure » ?

JOSEPH BOULMIER.

(La fin au prochain Numéro.)

(1) Les noms propres latins en *ius*, *Fabius*, *Æmilius*, se traduisaient alors par *Fabie*, *Émilie*. Corneille a conservé cet usage en appelant *Décie* l'empereur *Decius*. Voir sa tragédie de *Polyeucte*.

(2) Inversion, pour : « Chéris les Muses. »

(3) Fortune, chance. Ce vieux mot ne se retrouve plus aujourd'hui que dans ses composés *bonheur* (bonne chance) & *malheur* (mauvaise chance). Toutefois, il est encore usité dans le proverbe suivant, cité par le Dictionnaire de l'Académie : *Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde*.

(4) Littéralement *mises après*, c'est-à-dire *sacrificés*. Il est fâcheux que ce mot soit un peu dur ; sans cela, peut-être serait-il resté dans la langue.

(5) *Griève* ne fait ici que deux syllabes. On prononçait sans doute *grève*.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

ÉDUCATION INTELLECTUELLE

MAXIMES ET PROVERBES EXPLIQUÉS

PAR M. H. CORNE.

L'auteur de ce petit livre, magistrat érudit & distingué, s'est souvenu que Franklin a fait l'éducation de ses concitoyens avec un petit cahier de proverbes : il leur a enseigné, & ils ont bien profité de la leçon, l'économie, le travail & la persévérance. A son tour, monsieur Corne offre aux enfants une série de réflexions, de maximes, de sentences, de proverbes, puisés dans les grands écrivains, ou empruntés à ce que l'on appelle justement la sagesse des nations; il voudrait que l'instituteur proposât aux élèves une de ces maximes, excitât à ce sujet leurs idées, leurs opinions, leurs commentaires, leur fit faire, en un mot, un cours de gymnastique intellectuelle qui les formât de bonne heure au raisonnement & à l'application personnelle des vérités morales répandues dans le monde. Son livre est surtout destiné à guider dans cette tâche l'instituteur ou le père ou la mère, ceux enfin qui élèvent l'enfant; il voudrait les aider à développer chez l'élève, l'entendement & le jugement, & à réaliser ce programme que traçait, il y a deux mille ans, un sage roi de Lacédémone :

— Que doit-on apprendre à un enfant ?

— Ce qu'il devra faire étant homme.

Il s'agit ici surtout, des enfants du peuple, de ceux qu'un père éclairé n'instruit pas, à qui une mère intelligente ne verse pas la science de la vie; de ces pauvres enfants, entassés dans une classe, apprenant à grand-peine à lire, écrire & compter, accumulant dans leur mémoire des leçons qu'on n'a pas le temps d'approprier à chaque intelligence en particulier; c'est à ces enfants si intéressants, à qui le jugement serait si nécessaire, que le livre de monsieur Corne est adressé. S'il était lu & commenté dans les écoles, les jeunes gens, les jeunes ouvriers seraient moins crédules aux funestes

mensonges dont ils deviennent les instruments d'abord, les dupes ensuite.

Nous citerons deux ou trois de ces explications, & nos lectrices en apprécieront le sens exquis & les sentiments élevés.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire; Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire, Quels témoins éclatants, devant moi rassemblés! Répondez, cieus & mers! & vous, terre, parlez!

(RACINE fils.)

« La magnificence & l'harmonie de l'univers sont » les irrécusables témoins de l'existence de Dieu » & de sa toute-puissance. Toute œuvre atteste » un auteur; & si l'œuvre est sublime, sublime » aussi est l'ouvrier de qui elle émane.

» Y a-t-il même justesse dans ces mots : *C'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire ?* » Pourquoi le créateur se déroberait-il à sa créature ? » quel motif aurait le Dieu de lumière & de vérité » pour s'envelopper de voiles ?

» En réalité, Dieu nous est caché. Pourquoi ? Parce » que notre nature est trop infime & trop bornée » pour comprendre l'Être immense, éternel, infini. » Un insecte comprend-il l'homme avec ses arts, » ses sciences, les merveilles de sa pensée ? Nous » sommes encore bien plus petits devant Dieu que » ne le sont vis-à-vis de nous la fourmi, le ciron, » le moindre des infusoires. »

.....
Garde un esprit fier dans une âme tendre;
Les cœurs les plus purs sont les plus vaillants.
(LAFRADE.)

« On se fait une fausse idée des vertus qui demandent le plus de force d'âme, telles que la » fierté, la magnanimité, le courage civil, la valeur » guerrière, quand on se les figure exclusives des » sentiments doux & affectueux.

» Le caractère dur & l'air rébarbatif ne se trouvent pas chez l'homme qui a vraiment du cœur; » ils sont le lot des brutes & des fanfarons.

» Les fortes vertus appartiennent par leur essence même aux âmes d'élite, & celles-ci doivent » leur nature supérieure à l'harmonie des facultés » qui sont en elles, au mélange, dans une mesure

» parfaite, de l'énergie & de la sensibilité, de la
» bonté & du courage.

» Qu'un grand malheur atteigne une famille,
» qu'un fléau désolle un pays, qu'une catastrophe
» arrive : qui verrez-vous les plus empressés, les
» plus dévoués à secourir les malheureux, à les
» sauver à tout prix ? Des hommes, des femmes
» aux mœurs les plus simples & les plus douces ;
» une exquise sensibilité exalte en eux l'amour de
» l'humanité & le sentiment du devoir : elle rend
» irrésistible pour eux la loi du sacrifice. »

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

(P. CORNEILLE.)

« Celui qui dit vrai rapporte un fait réel, ce qu'il
» a vu, ce qu'il a entendu. Narrateur fidèle, il n'est
» pas en peine de reproduire toujours exactement
» le témoignage de ses yeux & de ses oreilles.

» Le menteur, au contraire, donne carrière à
» son esprit d'invention ; il varie à plaisir, d'un
» jour à l'autre, le fond & les détails de ses fables,
» n'ayant d'autre souci que de les accommoder aux
» circonstances, aux goûts & à l'intérêt de ses
» divers auditeurs.

» Dans ce pêle-mêle de récits qu'il a lui-même
» brochés & falsifiés de mille façons, il lui est
» malaisé de se reconnaître. Que la mémoire vienne
» à faire défaut, le voici qui raconte une seconde
» fois, mais tout différemment, la même histoire à
» la même personne ; il est pris au piège, & il se
» trouve toujours quelqu'un pour lui faire aperce-
» voir qu'il fait un métier à la fois honteux &
» ridicule. »

Nous avons choisi dans ce bon livre trois pages
différentes : une page de foi, une page de morale
élevée, une page de morale plus pratique, mais
toutes celles que le volume renferme sont riches
de raison & de sagesse. Écrit pour les écoles, il
conviendrait également aux familles ; une mère (&
madame Guizot, cette excellente *éducatrice*, en
avait eu l'idée) qui proposerait à ses enfants un
proverbe, une maxime, un adage reçu, en les
prieant d'en trouver le *pourquoi*, formerait & as-
souplirait ces jeunes intelligences ; le travail de
M. Corne lui fournirait la matière de sa leçon &
les jalons de son discours. Ce n'est que justice de
constater qu'il y a eu là un digne emploi & de ses
loisirs de magistrat & de tous ses souvenirs de
père. *L'Enseignement public dans ses rapports
avec la Famille et avec l'État*, livre qu'il publiait

il y a trente ans, lui avait déjà fait honneur
aussi comme *éducateur* (1).

LA FEMME D'UN AVOCAT

PAR MADAME DESPREZ DE LA VILLE-TUAL (2).

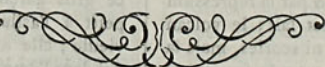
Dans la vie littéraire comme dans la vie com-
merciale, il n'y a qu'heur & malheur ; la réputa-
tion ainsi que la fortune vient souvent sans qu'on
sache trop pourquoi, ni comment ; ni pourquoi
ceux-ci restent dans l'ombre & ceux-là sont au pi-
nac. Pourquoi madame Desprez, qui a écrit de
si bons livres pour la classe ouvrière, qui joint au
tact exquis du monde un sentiment si chrétien &
si pur, pourquoi est-elle peu connue, pourquoi ses
livres ne sont-ils pas plus répandus ? pourquoi la
renommée s'attache-t-elle à d'autres noms, & laisse-
t-elle le sien dans l'obscurité?... Nous essayons
de réparer ces injustices du monde littéraire & des
chances diverses qui s'y rencontrent, en louant ce
talent aimable & en recommandant les livres écrits
par cette plume jeune encore, déjà exercée & tou-
jours sympathique.

La Femme d'un Avocat intéressera nos lectri-
ces ; l'histoire d'une jeune femme pieuse, unie à
un mari qui ignore jusqu'aux premières notions
du christianisme, n'est que trop de notre temps ;
les chagrins, les luttes, les déchirements qu'amène
une pareille union se rencontrent sans cesse au-
tour de nous ; Jeanne, l'héroïne de madame Desprez
triomphe de tous les obstacles, & quoique cette heu-
reuse issue soit la moins commune, elle peut ser-
vir d'encouragement à celles qui combattent ; lisez
donc ce volume, chères lectrices vous en serez
contentes & vous chercherez les autres écrits de la
même plume, modeste & littéraire, chrétienne par
le fond, mondaine par la forme.

M. B.

(1) Un volume, chez Hachette, 77, boulevard Saint-
Germain. — Prix : 1 fr. 25.

(2) Un volume, prix : 1 fr. 50, chez Mollie, libraire,
131, boulevard Saint-Germain, Paris.



CONSEILS

I

L'HEURE PRÉSENTE

LORSQUE, vers la fin du quatrième siècle, le flot des Barbares inonda le territoire romain, Rome les combattit avec les armes, les piques, les épées & les flèches; lorsque les Arabes menacèrent la civilisation naissante des Francs, Charles-Martel les terrassa avec la framée; lorsque les Turcs attaquèrent l'Europe, les chevaliers de Rhodes, Don Juan à Lépante, Sobieski sous les murs de Vienne, les repoussèrent avec le glaive, le fusil & le canon; de nos jours, la Barbarie menace encore la société sortie des entrailles du christianisme, il faut la combattre, mais avec les armes de la charité, car ces Barbares sont nos frères, & nous devons, avant tout, fléchir & gagner leurs cœurs.

Vingt années de prospérité matérielle avaient quelque peu étouffé nos aspirations charitables, qui s'étaient éveillées, si vives & si tendres, après le coup de foudre de 1848; les meilleurs d'entre nous même ont faibli sous les caresses du bien-être; ils ont écouté les conseils de la mollesse, ils ont cédé à l'attrait du luxe, le luxe, cet ennemi mortel de la charité. On a dormi pendant vingt ans; on pensait que tout allait bien, puisque le commerce marchait à ravir & que l'ouvrier touchait de bons salaires. Un nouveau coup de tonnerre a déchiré les nuages; nous avons vu, après la guerre, la Commune, — un abîme creusé entre les riches & les pauvres, & au fond de cet abîme, comme des monstres attendant leur proie, les plus funestes passions: la haine, l'envie, la jalousie dévorante, les sentiments les plus amers & les plus farouches, prêts, à chaque occasion, à jeter l'ouvrier sur le patron, le pauvre sur le propriétaire, comme les Huns & les Vandales se sont jetés sur les nations civilisées pour les étouffer & les anéantir.

Aux menaces & aux crimes de la Commune, la société a répondu par les armes & par la répression des lois: le calme extérieur s'est fait; le volcan populaire ne jette plus ni feux ni scories, mais la fumée qui s'en exhale dit assez que le feu couve toujours. Toujours le pauvre se consume d'envie, & si un instant propice se présente, il violera de nouveau les lois divines & humaines pour assouvir

ses grossières convoitises. Nous parlons ici, vous le comprenez, de ces pauvres corrompus par une presse impie, de ces malheureux à qui on a enlevé Dieu & les espérances immortelles, & qui veulent se satisfaire sur la terre, puisqu'on leur a persuadé que la divine parabole de Lazare & du mauvais riche n'est qu'un vain mot.

Que faire à cela? quel remède apporter à ces maladies de l'âme? Le seul remède, c'est de rendre Dieu à ses créatures, & les créatures à leur Dieu; de baptiser, en quelque sorte, une seconde fois ce pauvre peuple, dans un baptême de feu, afin qu'il apprenne à connaître & à aimer Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui a dit que tout ce qu'on ferait à un de ces petits, il le regarderait comme fait à lui-même.

Mais, avant le zèle, il faut la charité, car sans la charité, le zèle demeurerait stérile, il faut le secours; il faut l'aumône discrète & généreuse, car ce peuple égaré est un peuple malheureux; & si vous voulez regarder autour de vous, vous sur-tout qui habitez les grandes villes, les grands centres industriels, vous n'aurez pas de peine à trouver des misères dignes de respect & d'intérêt. La maladie visite cette maison; les petits enfants sont malades; la mère est pâle, épuisée de fatigue; le père, sombre et maussade plus qu'à l'ordinaire, maugrée contre les riches & les patrons... Vous, la fille d'un riche, la femme d'un patron (pardonnez-nous d'entrer dans ces détails), ne pouvez-vous apporter à ces enfants du sirop, un peu de sucre, une chemise & des draps propres, du bouillon pour la mère, des œufs, du vin quand la convalescence commencera? Si vous mettez de la bonne grâce dans vos dons, vous serez la bienvenue, & vous pourrez quelquefois parler de Dieu, de l'observation du dimanche, de la nécessité d'envoyer ce gros garçon à l'école & au catéchisme, & ce petit à l'asile. Plus loin, vous trouverez une vieille; elle a l'air méchant peut-être, elle a du fiel dans l'âme: payez-lui son loyer, donnez-lui du pain, un pot-au-feu, des chaussures, & elle ne maudira plus le Dieu que vous servez. Et cette jeune fille, votre voisine, si peu payée, si mal

nourrie, sans ami, sans conseiller : si vous la saluez poliment, si vous lui prêtez un bon livre, un bon journal, si vous la faites travailler en la payant bien, n'acquerrez-vous pas le droit de lui donner un avis salutaire & de la garder des périls qui menacent sa misère & son isolement ? Vous l'engagez à aller au Patronage que tiennent les sœurs, & à ce Patronage même, vous viendrez en aide ; vous donnerez quelques petits objets qu'on mettra en loterie, des vases, un bénitier, un livre de prières ; vous abonnerez le Patronage à *l'Ouvrier*, au *Messager de la Semaine*, vous donnerez un jeu de dames, un loto, ce qui peut enfin animer ces réunions de jeunes filles, & empêcher qu'on n'y regrette les bals champêtres, les petits théâtres et les guinguettes ; en agissant ainsi, vous ferez un très-grand bien, vous aiderez au salut des âmes, à la réconciliation des classes ; vous ferez acte de bonne chrétienne & de bonne Française.

Cela coûtera cher, direz-vous peut-être. Oui, si vous n'abjurez pas cette fureur de toilette & de luxe qui, depuis vingt ans, s'est répandue sur la France, comme les sauterelles se répandent sur l'Algérie ; oui, si l'argent passe en rubans, en coiffures, en faïences, en fleurs rares & toujours renouvelées ; le luxe est quelque chose d'insatiable : si vous vous y livrez, la charité mendiera vainement à la porte de votre cœur ; la frivolité, l'amusement de la bagatelle, l'auront endurci. Mais si, dans la situation moyenne où je vous suppose,

vous avez l'énergie de résister au torrent, si vous apprenez à connaître le sens du mot *se priver*, vous aurez de quoi satisfaire aux plus nobles jouissances de l'âme. Une ceinture de moins, un de ces grands rubans prétentieux qui ont l'air de relever les plis de la tunique, un de ces rubans renferme vingt pots-au-feu ; avec le prix de ces fausses nattes & de ces longues boucles qui ne trompent l'œil de personne, vous feriez le bonheur d'un Patronage ; ces affreuses faïences enluminées paieraient cinq ou six loyers ; ces cosmétiques, ces essences, ces laits d'Hébé deviendraient des sirops & des confitures pour les gens qui, malades, n'ont que de l'eau claire à boire ; bref si vous retranchez une foule de petites dépenses, qui ne vous laisseront ni moins heureuse ni moins convenable, vous pourrez faire l'aumône. Et l'aumône est un devoir de tous les temps & une des pressantes nécessités de l'heure actuelle. Si les bonnes âmes, les femmes, les jeunes filles ne tentent pas la réconciliation entre le pauvre & le riche, si elles ne mettent pas la main durcie dans la main gantée, si elles ne réussissent pas à faire que tous se reconnaissent enfants d'un même Père céleste, la vieille France chrétienne sera perdue, les Barbares triompheront d'elle & ne laisseront debout ni les lois ni les monuments ; ils balaieront le passé & ne sauront pas créer d'avenir. Dans la charité, fille de la croix, est le salut & la vie !

M. B.

LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

TROISIÈME LETTRE

SUR LA MANIÈRE DE PRENDRE LE THÉ

Vous avez tort, Nathalie, de vous plaindre comme vous le faites. Non, ce n'est pas, comme vous le dites, une tyrannie d'exiger, dans certaines circonstances, l'accomplissement de quelques petits devoirs & l'ob-

servation de certaines formalités. Ces usages, qui demandent à être connus & respectés, sont, pour celui qui les a appris, un certificat de bonne éducation, &, de la part de celui qui les met en pratique, un témoignage d'attention, de déférence & de politesse.

Au reste, je ne sais pas trop pourquoi je m'embarque dans ces réflexions, au moment même où vous me demandez à connaître ces usages, & où vous me priez de vous mettre au courant.

N'y a-t-il pas un passage de votre dernière lettre où vous vous élevez avec une vivacité un peu amère

contre l'obligation de passer, au premier de l'an, plusieurs jours à s'occuper de cartes de visites, à renouer ou à entretenir des relations insignifiantes? Le maintien de la bonne société, ma chère Nathalie, a de tels avantages, qu'on peut bien, pour y contribuer & pour y apporter sa part, en supporter soi-même quelques inconvénients.

Vous me demandez donc, pour en revenir à ce qui fait aujourd'hui l'objet propre de ma réponse, le moyen de vous en tirer convenablement pendant l'absence de votre tante. Si j'ai bien compris ce que vous me dites un peu sommairement, la solitude accoutumée du château serait peuplée, cette saison, d'une façon tout à fait insolite. Je m'explique cette affluence de visiteurs par le voisinage des bains de mer, l'attrait des chasses, la facilité croissante des voyages. Toujours est-il que je ne m'étonne pas de vous savoir un peu embarrassée, en m'apprenant que tous les jours, soit à votre table, soit à l'heure du thé, vous réunissez autour de vous quinze ou vingt personnes dont la plupart ne font pas partie de votre intimité habituelle.

J'approuve beaucoup votre oncle de vous laisser tirer d'affaire toute seule, & jouer, à vos risques & périls, le rôle prématuré d'une véritable maîtresse de maison. De cette façon, vous n'êtes point tiraillée entre ce qu'il pourrait avoir envie de vous conseiller & ce que vous avez pris la résolution de faire. Ce soin indulgent & habile de ne vous blâmer en rien, doit tout à la fois vous encourager, en même temps que vous faire sentir davantage votre responsabilité.

Vous avez avant tout, ma chère Nathalie, un moyen aisé & sûr de vous en tirer; ce serait de vous souvenir de votre tante. Vous êtes, à l'heure présente, dans sa maison même, appelée à tenir sa place durant quelques semaines; vous avez sous la main le même personnel, le même service; les appartements dans lesquels vous circulez vous la rappellent à toute heure. Il semble donc que rien ne serait plus facile que de l'imiter, de reproduire ses bonnes grâces, ses manières élégantes, son gracieux accueil. Rien pourtant de plus facile à concevoir & de plus malaisé à réussir. D'ailleurs, vous avez fait comme beaucoup de gens, comme votre cousin tout le premier. On s'abandonne volontiers à ce charme d'une femme supérieure; on en jouit comme d'une chose toute naturelle. On s'épanouit, pour ainsi dire, dans cette atmosphère de bonnes façons & de manières exquises; on ne songe pas assez à tout ce que cette aisance du grand monde cache d'éducation, de traditions, de raisons secrètes tirées du fond même de l'âme. Les manières de la bonne compagnie ne sont que la traduction libre & exacte des vertus que tout homme bien élevé a l'heureuse intention d'avoir.

Je connais votre chère tante depuis plus longtemps que vous; je me la suis souvent proposée pour modèle, & ses jugements sont devenus plus d'une fois la règle de mes actions les plus impor-

tantes. Mettez donc sur son compte, & non pas sur le mien, votre reconnaissance pour toutes ces petites règles d'étiquette que je vais tâcher de vous rappeler d'après elle.

Parlons d'abord de l'heure du thé, car vous me paraissez beaucoup plus inquiète & beaucoup plus embarrassée de ce moment que du dîner lui-même. Audîner, comme vous me le faites remarquer, votre oncle, assis à table en face de vous, vous aide à faire les honneurs. Chacun paie de sa personne, & il y a dans toute la maison comme un mécanisme parfaitement monté, qui fonctionne de lui-même, sans que vous ayez, pour ainsi dire, rien autre chose à faire que de le contempler.

Au contraire, lorsque arrivent neuf ou dix heures du soir & qu'il s'agit de couper en deux la veillée par quelques gâteaux & une tasse de thé, je vois d'ici votre excellent oncle perdu dans quelque conversation intéressante, jetant feu & flamme pour quelque idée généreuse, ou tout absorbé dans quelque homme d'esprit qu'il écoute religieusement, fort indifférent, dans tous les cas, à ce qui peut se passer de matériel & de sensible autour de lui. S'il vous arrivait d'oublier l'heure & de laisser arriver le départ sans sonner pour demander le service, ce n'est assurément pas lui qui songerait à vous le rappeler.

Vous êtes donc ici, ma chère Nathalie, en possession d'une liberté pleine & entière; & dans le gouvernement de cet intérieur, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même de vos succès comme de vos échecs.

C'est donc à vous de choisir le moment favorable pour faire servir le thé & pour l'offrir aux personnes présentes, de façon à leur causer le moins de dérangement possible.

N'imitiez point ces maîtresses de maison maladroites qui, à ce moment-là, prendraient volontiers une trompette pour sonner le rassemblement, ou un cor de chasse pour emboucher l'attaque. Il faut, sur leur commandement, que tout le monde se lève, se détourne, s'interrompe; heureux encore lorsqu'elles ne vous font pas approcher d'une table, mettre en rang & obéir à une discipline pour exécuter la manœuvre. Dans ces maisons là, le moment redoutable du thé fait peser d'avance sur les joueurs & sur les causeurs l'attente d'une anxiété redoutable. Il faut absolument que les questions les plus graves soient interrompues, les parties les plus intéressantes abandonnées; en un mot, que le fil de toutes les occupations mondaines se brise violemment, au risque de n'en pouvoir plus renouer l'intérêt.

Vous devez comprendre de reste, ma chère cousine, que le plaisir de tremper ses lèvres dans une infusion sucrée n'est pas fait pour dédommager un homme d'esprit de cette interruption & de ce dérangement. Il faut donc user ici d'un tact extrême, & comme sur un champ de bataille, de manœuvres prudentes; il faut saisir à temps le moment opportun. Par exemple, un morceau de

piano ou la lecture à haute voix d'un article de journal a suspendu les conversations particulières; de nouveaux personnages viennent d'entrer & ont détourné sur eux, pour un instant, l'attention générale; une partie de whist vient de finir, & il s'agit, dans la société, de choisir & d'appeler au jeu de nouveaux partners. Ce sont là autant d'instantanés favorables & qu'il est convenable de mettre à profit pour éviter le désarroi, en utilisant un intervalle.

Il ne faudrait pas non plus, Nathalie, comme je l'ai vu faire par un excès opposé, offrir le thé à la sourdine & de la même façon qu'on vous fait dans un bal, présenter, entre deux contredanses, une collection de verres sur un plateau promené par un domestique. Vous voyez alors de malheureux joueurs qui, tout en maniant leurs cartes, se brûlent ou s'inondent de thé, tachent le jeu avec leurs mains poisseuses de sucreries, s'embarrassent dans ce petit mobilier supplémentaire qui surcharge la table; tandis que d'autres, mieux avisés, refusent tout simplement la tasse qu'on leur offre pour ne point s'embarquer dans tant d'aventures.

Une maîtresse de maison un peu entendue doit avoir l'œil à tous ces détails. Sans se donner le ridicule, si fréquent, de morigéner personne & de conduire son salon à la baguette comme on pourrait le faire d'une classe, il lui appartient d'exercer un certain contrôle & de prendre une certaine initiative. C'est elle qui, dans l'intervalle heureusement saisi d'un coup à l'autre, au moment où celui qui donne rassemble les cartes & les tient encore dans sa main, doit intervenir à propos & prendre sur elle de faire interrompre un moment la partie. Elle doit veiller à ce que les joueurs, au lieu d'être oubliés, comme il arrive souvent dans les maisons mal conduites ou mal apprises, soient servis, au contraire, avec une promptitude & une ponctualité particulières. Pour les autres, prendre le thé est une distraction qui les occupe & pour laquelle ils ont tout le reste de la soirée. Les joueurs, au contraire, sentent que leur partie attend, & s'ils y portent un certain intérêt, comme vous devez le souhaiter, il faut prendre garde qu'ils n'aient à souffrir de cet épisode. Il serait donc impardonnable de ne pas veiller avec le plus grand soin à débarrasser leur table de toute cette porcelaine qui l'encombre. Vous devez vous préoccuper de les rendre à eux-mêmes le plus tôt possible.

Sous aucun prétexte, ne tombez jamais dans cette coutume barbare, d'envoyer par un domestique une tasse banale sur un plateau peuplé de tasses semblables & toutes indifférentes. C'est ainsi qu'on procède, dit-on, dans les réceptions anonymes, lesquelles ont lieu par des suscriptions pécuniaires. Comme il n'y a point d'amphitryon & que l'argent tiré de sa poche confère à chacun, suivant son caprice, le droit de se considérer, à son gré, comme le maître ou l'invité, il devient tout simple que le service sente le restaurant & le café.

Mais dans une maison où il y a un hôte, il ne faut jamais s'oublier au point d'envoyer à une personne, même une couple de tasses à défaut d'un régiment. C'est assez que vous en offriez deux au choix, à la place d'une seule, pour que cette gracieuseté perde son caractère intime & personnel. Il ne suffit pas, en définitive, en offrant le thé, de désaltérer ou de nourrir des gens qui n'ont ni faim ni soif, mais bien d'accomplir vis-à-vis d'eux un devoir aimable. Persuadez-vous bien, Nathalie, pour tout résumer en un mot, que, prendre ou offrir le thé, c'est, dans le fond, un acte moral & non pas du tout matériel.

Considérées à ce point de vue, la pratique & la connaissance des meilleurs usages acquièrent un vif degré d'intérêt. Il y a dans certains salons des thés qui, au point de vue du savoir-vivre, sont inimitables. Il faut être au nombre des habitués, des connaisseurs, des délicats, pour apprécier tout ce qui s'y dépense de tact, de politesse & d'urbanité.

Le plus difficile n'est peut-être pas encore de pourvoir à tout, mais d'y réussir sans éclat, sans bruit & presque sans mouvement. Il ne faut pas qu'on entende crier la poulie au moyen de laquelle montent les décors d'une apparition; de même il n'est pas nécessaire, sous le vain prétexte de mettre chacun à son aise & de connaître ses désirs pour s'y conformer, de faire passer une espèce d'interrogatoire à chacun de ses invités. « Voulez-vous beaucoup de sucre? — L'aimez-vous fort? — Voulez-vous du lait? — Préférez-vous du rhum? — En voulez-vous peu ou beaucoup? » Vous représentez-vous, ma chère cousine, une personne, qui prenant au sérieux la naïveté banale de cette dernière demande, répondrait tout simplement : « Oui. » C'est-à-dire apparemment : « Je veux beaucoup de rhum! »

Ce n'est point ainsi, bien entendu, qu'il faut procéder; ces choses-là n'ont pas besoin d'être recommandées, mais plutôt devinées et senties.

Il convient, sans poursuivre une enquête, de servir le thé individuellement à chaque personne, soit en le versant en sa présence si elle se trouve auprès de la table, soit, comme il arrive le plus souvent, en le lui portant dans quelque coin du salon qu'elle se trouve établie. Il faut prendre pour règle générale, excepté dans le cas où il s'agit d'un tout petit cercle qu'on serait bien aise de réunir & de resserrer, de ne point obliger vos convives à faire un pèlerinage jusqu'à la table qui sert de buffet, pour y aller prendre eux-mêmes leur boisson & leur pâture.

Vous aurez soin d'offrir, en même temps que le thé, un peu de rhum ou de crème. Le choix se fait de lui-même par un simple geste, & sans qu'il y ait, pour ainsi dire, besoin de paroles, à plus forte raison d'un dialogue en règle.

En y mettant beaucoup de soin, de finesse & d'attention, il n'est pas impossible de conjecturer à quelles personnes on doit demander tout douce-

ment si elles trouvent leur tasse assez sucrée. Cette question est elle-même fort délicate à adresser lorsqu'on a servi le thé tout préparé. Il ne faut pas, sous aucun prétexte, que le commentaire de votre interrogation puisse devenir celui-ci : « Ne désireriez-vous pas un morceau de sucre de plus que les autres ? » Vous devez, au contraire, faire entendre, ne fût-ce que par votre ton & votre attitude, que vous craignez de ne pas avoir mis autant ici qu'ailleurs, & que vous réparez une distraction au lieu de satisfaire une gourmandise.

Il faut éviter avec soin de donner à votre infusion une trop grande force ou une trop grande faiblesse. On dirait tantôt qu'on a vidé un encrier dans la coupe de porcelaine & tantôt qu'on a veillé à n'y point troubler la limpidité transparente du liquide. Ces excès sont du dernier mauvais goût ; ils accusent une négligence désobligeante. Sans aller jusqu'aux extrémités de Brillat-Savarin, & prétendre qu'inviter un certain nombre de convives, c'est en effet se charger de leur bonheur durant toute une soirée, on peut bien admettre que l'incurie constitue ici un manque d'égards. Il ne faut ni empoisonner ses hôtes par l'amertume d'une boisson par trop concentrée ni leur donner un cristal au fond duquel on pêcherait des perles.

La moindre réflexion suffit pour deviner à quelles personnes on peut offrir à coup sûr du thé un peu moins fort, ou du lait en plus grande abondance.

Ce sont, en général, les gens âgés ou d'une constitution faible & nerveuse, qui risqueraient ainsi de ne pas dormir. Ceux-là ne manquent pas, en général, de s'excuser pour éviter l'insomnie ou le malaise qu'ils prévoient. On peut donc, sans y mettre une insistance fâcheuse, leur préparer du thé un peu moins chargé.

Vous aurez soin, à cet effet, ma chère Nathalie, d'avoir toujours à votre disposition de l'eau bouillante. De la même façon que vous ne laisserez pas circuler sur un plateau des tasses abandonnées à l'instinct d'un domestique, vous ne souffrirez pas non plus qu'on vous apporte de l'office une boisson manipulée dans l'arrière-cuisine. Tout ce petit ménage doit s'accomplir en public. Rien n'est plus

facile que de se passer de thé ; mais si l'on a la prétention d'en servir, il faut absolument prendre la peine de le faire soi-même. C'est là une coutume hors de discussion dans la bonne compagnie.

Je ne vous parle pas des gâteaux qui l'accompagnent & qui doivent être présentés en même temps. Il y a là-dessus, c'est-à-dire sur la façon d'insister sans importunité ou de glisser sans négligence, des règles qui vous sont bien connues. Elles se pratiquent là comme ailleurs, dans un dîner par exemple. J'aime mieux, pour compléter ce qui précède, insister sur le soin que vous devez avoir de ne point vous en tenir à une seule tasse. C'est là une coutume détestable & tout à fait malhonnête. En effet, si vous ne servez rien, personne assurément n'a le droit de s'en choquer & de le trouver mauvais ; vous n'êtes pas obligée de vous mettre en frais. Tout au contraire, si vous vous bornez à cette première tasse & si vous avez l'air de redouter un second dérangement, vous faites trop sentir par là que vous avez obéi à des convenances imposées, & non point du tout au désir d'être agréable à vos invités.

Prenez garde aussi d'employer ces mots malencontreux que les mieux appris ne s'avisent pas toujours d'éviter. « Une seconde tasse ? » Pourquoi pas une troisième ou une quatrième, pendant que vous êtes en train de les numéroter ? Il ne faut pas avoir l'air de compter si juste, & personne n'a jamais averti le domestique de donner à son convive son troisième petit pain !

Ne trouvez-vous pas, ma chère cousine, que je finis par vous en dire trop & plus peut-être que vous ne m'en demandiez ? Pour moi, je ne regarde aucun de ces détails comme frivole ou comme indifférent. On est trop porté, surtout lorsqu'on les ignore, à regarder les usages du monde comme des caprices sans fondement & sans raison. Au contraire, lorsqu'on prend la peine de les examiner de plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils reproduisent, dans leurs moindres détails, les conseils d'une politesse à la fois sensée & délicate.

Votre cousin bien affectionné,

ANTONIN RONDELET.

GERMAINE

I
L'ÉTRANGER.

A GÉNORAC, riant village du Périgord, on célébrait la radieuse fête de l'Assomption.

Les cloches lançaient dans les airs leurs plus joyeuses vibrations ; la vieille église dis-

simulait ses infirmités sous une riche & ravissante parure de fleurs ; les jeunes villageoises s'étaient vêtues de blanc, & leurs mères avaient, pour ce grand jour, remplacé par une coiffe de tulle le traditionnel madras qui forme, d'habitude, l'unique & originale coiffure des femmes de ces contrées.

Languissamment appuyé sur le tronc d'un vieux

platane, un jeune homme, à la taille haute, au visage noble, promenait un regard étonné sur cette pompe rustique, sur tous ces visages rayonnants. Assurément, il ne comprenait rien à cette pieuse allégresse.

Une obligeante paysanne, peu accoutumée aux attitudes rêveuses, pensa que, peut-être, ce monsieur attendait quelqu'un, &, s'approchant, elle lui offrit ses services.

« Merci, ma brave femme, répondit-il; je n'attends personne; je me trouve ici par hasard, & comme je n'ai rien à y faire, je contemple tout à mon aise votre joli village... Quel air de fête partout ! Je ne vous en demande pas le motif; tant de robes blanches laissent facilement deviner une première communion.

— Une première communion, seigneur Jésus ! exclama la Génoracquoise; est-il bien possible, monsieur, que vous ne sachiez pas qu'aujourd'hui on célèbre la fête de l'Assomption ? »

Il tressaillit légèrement, ouvrit un élégant calendrier-bijou, y jeta un regard & le referma en disant :

« C'est vrai... 15 août ! Quelle vie je mène, mon Dieu ! murmura-t-il à voix basse, avec un soupir de regret... Mais, ajouta-t-il, en remarquant l'air scandalisé de la pauvre femme, maintenant que me voilà instruit, j'irai volontiers à la messe aujourd'hui, afin de vous prouver que je ne suis pas aussi mauvais que vous pourriez le croire.

— Il n'y a plus de messe à cette heure, monsieur, puisque les vêpres mêmes viennent d'être terminées, » répondit la paysanne avec une expression de tristesse & de profonde surprise.

Le pâle visage du jeune homme se colora d'un certain dépit. « Briller à Paris, pensa-t-il, & rougir à Génorac, c'est un peu fort... Mais aussi, pourquoi avoir voulu complaire à cette femme ? Quelle étrange & absurde idée ! »

Il allait s'éloigner, quand l'honnête villageoise, s'imaginant que cette rougeur & ce silence trahissaient un regret, le retint pour lui dire :

« Il est vrai, monsieur, que nos offices sont achevés; cependant nous aurons ce soir encore une belle cérémonie à laquelle vous pourriez assister; c'est la consécration de toutes les jeunes filles du village à la très-sainte Vierge. Mademoiselle Germaine de Trèbes sera à l'orgue & chantera, ajouta-t-elle d'un ton à la fois fier & radieux.

— Qui est mademoiselle Germaine ? demanda l'étranger.

— On voit bien, monsieur, que vous n'êtes pas de ce pays; puisque vous ne connaissez pas celle que nous appelons tous l'ange de Génorac, celle qui est si belle & si bonne, qui sait si bien nous soigner & nous consoler; celle qui met la paix & la joie dans nos familles & l'amour de Dieu dans tous les cœurs ! »

La Génoracquoise avait parlé avec un enthousiasme croissant; l'étranger l'écoutait avec un intérêt marqué.

« Je vous remercie, lui dit-il; peut-être suivrai-je votre conseil. »

Il salua avec une politesse élégante qui devait lui être habituelle, puis il s'éloigna reprenant son regard rêveur.

II

GERMAINE DE TRÈBES.

Le soir de ce même jour, l'étranger de Génorac, courbé sur l'unique table de sa chambre d'auberge, lisait avec une extrême attention un papier froissé & jauni; c'était la dernière lettre qu'il avait reçue de sa mère, & qui, depuis lors, ne l'avait pas quitté.

« Cher Albert, disait-elle, je crains pour toi, pour ton bonheur, si tu te refuses plus longtemps à combattre cette lassitude morale, cet ennui profond qui pèsent sur ton esprit jusqu'à l'écraser; me dis-tu; je redoute plus ce dégoût étrange de toutes choses que la maladie, la faim, le froid, la nudité, toutes les misères du pauvre; elles ne sont que de cette terre, & ne franchissent pas avec nous le seuil de l'éternité.

» Quand je te vois si fatigué dès tes premiers pas dans la vie, alors que tu n'as marché que sur des fleurs, je me demande, mon enfant bien-aimé, ce que tu feras au jour de l'épreuve, quand les ronces naîtront sous tes pas.

» Je m'arrête, Albert... ces pensées m'effraient & m'oppressent; elles me font déplorer cette immense fortune que ton pauvre père mourant redoutait tant pour toi, & qui, seule, t'a jeté dans cette énervante oisiveté que tu traînes de boulevard en boulevard, de salon en salon, escorté d'oisifs comme toi qui se disent tes amis & qui n'aiment en réalité que tes cigares, tes chasses & tes dîners... Tu m'assures que tu ne trouves nul plaisir dans cette vie; que tu n'y fais aucun mal, que le désœuvrement seul t'y a porté; & je te crois, mon fils, car je sais que tu m'aimes & que tu ne m'as jamais trompée; mais, Albert, il ne suffit pas d'éviter le mal, il faut encore faire le bien. Ici, tu aurais pu surveiller tes propriétés, devenir la providence de nos contrées. Hélas ! tu ne l'as pas voulu, tu t'es trouvé trop riche pour t'occuper, trop jeune, trop ardent pour partager mon existence vieillie, & tu as mieux aimé devenir à Paris un homme ennuyé & malheureux.

» Mais peut-être ne devrais-je pas, cher enfant, te parler ainsi & augmenter ton affaissement par mes reproches.

» Tournons-nous donc vers un horizon moins sombre, vers ce point lumineux que t'ont montré tes soi-disant amis : « Il faut te marier, Albert, t'a dit l'un d'entre eux.

» Tu me demandes de te choisir une femme; & certes, j'aurais aimé à répondre à ton désir avec tout l'empressement, toute la sollicitude de ma tendresse pour toi; mais mon âge, mes infirmités, ma vie presque cénobitique me rendraient, je le crains, cette tâche bien difficile; aussi, je crois mieux te servir, mon enfant, en me contentant de prier, de prier ardemment, afin que Dieu lui-même te donne une compagne selon ton cœur, une femme qui sache te rendre heureux d'un doux & tranquille bonheur, qui préfère la vie de famille, la paix du sanctuaire au tourbillon des fêtes, qui soit, en un mot, la grâce, la joie, la bénédiction de ton foyer.

» Mais voilà une lettre bien sérieuse, une morale bien longue, mon cher enfant; peut-être en seras-tu fatigué... Je m'arrête donc & je te quitte en appelant toutes les bénédictions divines sur ta tête chérie, que je couvre de baisers!

» Ta mère dévouée,

» LOUISE NUGELMANN.

» V... (près Rouen), 22 juillet 186... »

Albert laissa tomber sur ces pages une larme qui tremblait au bord de sa paupière; puis, saisissant une feuille de papier, il écrivit rapidement :

« Génorac, etc,

» C'est une pensée étrange, ma mère bien-aimée, que celle qui vous a fait terminer si brusquement votre dernière lettre. Comment avez-vous pu craindre qu'elle me fatiguât? Ne vous ai-je pas bien des fois répété qu'au milieu des frivoles plaisirs que vous me reprochez si justement, vos lettres sont mes plus douces, mes seules vraies joies? Que j'aime à les lire, à les relire, à m'envelopper, si je puis parler ainsi, du parfum qui s'en échappe!

» Écrivez-moi donc souvent, longuement, & pardonnez-moi ce silence inaccoutumé que je garde avec vous depuis près de trois semaines.

» Je n'essaierai pas de le motiver par la vie de touriste dans laquelle mon désœuvrement m'a jeté vers la fin de juillet; je ne m'arrêterai pas à ces puérils détails, car je me sens pressé, ma mère chérie, de faire passer dans votre cœur la joie qui, ce soir, inonde le mien!

» Quand je serai en Normandie, blotti près de vous, sous l'âtre immense du grand salon, je vous dirai longuement quels frivoles motifs m'ont conduit en Périgord, & quel entretien singulier j'ai eu par hasard ou plutôt par la volonté de la Providence, avec une paysanne de Génorac. Le résultat de cet entretien a été de me donner un désir étrange, mais irrésistible, d'assister ce soir à une pieuse cérémonie, la consécration des jeunes filles du village à la très-sainte Vierge.

» Done, quand huit heures sonnèrent, je suivis la foule, j'entrai dans la vieille église qui, avec ses nombreux faisceaux de cierges allumés, avec ses mille gerbes de fleurs s'épanouissant sous de dia-

phanes tentures blanches, me sembla parée comme une épouse pour le jour de ses noces. Je ne sais pourquoi j'étais heureux d'être là, & cependant je ne songeais pas à prier!

» Soudain, les sons doux & graves d'un piano-orgue, rendus par une main savante, me firent tressailler; je me tournai vers la tribune, j'aperçus derrière l'harmonium un flot de mousseline, & ce fut tout.

» Cette phrase musicale si bien dite était le prélude de l'*Ave Maria* de Gounod.

» Bientôt commença la ravissante mélodie, & alors, ma mère, alors, m'agenouillant sur mon prie-Dieu, je courbai la tête, & il me sembla que les voûtes de cette église devenaient trop basses, sa nef trop étroite, pour contenir les accents du plus sublime contralto que j'eusse jamais entendu; accents qui, tour à tour, s'élançaient vers le ciel comme une prière de l'âme, ou se prolongeaient, mystérieux & suaves, en d'ineffables modulations.

» Ma mère, cette mélodie sainte, écho des concerts angéliques, me fut une grâce de Dieu que je n'oublierai jamais.

» Je compris, en l'écoutant, que les délices mondaines n'étaient que néant, que la prière seule me donnerait le bonheur; je me pris à murmurer aussi : *Ave Maria, gratia plena!* Et en même temps une paix profonde, une joie inconnue remplissaient mon cœur!

» Quand je sortis de cette douce extase, la voix céleste s'était tue, les dernières vibrations de l'orgue s'étaient éteintes. Je regardai l'autel : une haie de vierges chrétiennes aux longues robes blanches l'entourait, & au milieu d'elles, une jeune fille agenouillée prononçait d'une voix émue l'acte de consécration. Je reconnus le timbre harmonieux qui m'avait tant ravi dans l'*Ave Maria*. Sans nul doute, c'était là mademoiselle Germaine de Trèbes, dont m'avait parlé avec un si vif enthousiasme la paysanne de Génorac. De la place que j'occupais, je pus voir ses traits gracieux, ses longs yeux bruns, caressants & fiers, & les admirables tresses blondes qui couronnaient son noble front... Enveloppée dans les plis légers de son voile de tulle, transfigurée par la foi, elle m'apparut comme un être idéal que mon imagination, dans ses plus beaux rêves, n'avait jamais rencontré!

» Bientôt, je la vis, avec ses compagnes, s'incliner sous la main du prêtre qui les bénissait; sans le vouloir, mon regard tomba sur ce prêtre... Ma mère, vous comprendrez le saisissement de surprise que j'éprouvai alors en reconnaissant dans cet homme à la tête blanchie & vénérable le frère de votre bon curé de V***!

» Je me souvins que, dans mon enfance, je l'avais vu plusieurs fois dans notre presbytère normand, & que toujours il m'avait traité avec bonté; je me souvins aussi qu'à cette époque, il était déjà curé d'un petit village du Périgord; mais depuis

bien longtemps, j'avais complètement oublié toutes ces choses qui m'importaient peu.

» Ce soir, je fus heureux de cette rencontre; je résolus d'attendre l'abbé Gelcour à sa sortie de l'église; & effectivement, lorsque la cérémonie fut achevée que la maison de Dieu redevint déserte, je me tins debout près du porche, attendant le bon curé; & peut-être aussi une autre personne que je n'avais pas encore vue sortir.

» Au bout de peu d'instant, l'abbé parut; je m'avançai, & le saluant respectueusement, je lui dis :

« Pardonnez-moi, monsieur le curé, de vous arrêter ici, mais j'ai cru reconnaître en vous un homme dont j'ai gardé le meilleur souvenir, & je voudrais avoir l'assurance de ne m'être pas trompé; puis-je vous nommer le frère de l'excellent pasteur de V***, en Normandie ?

» — Oui certes, répondit-il vivement, en me prenant les mains avec effusion; & vous... vous êtes Albert Nugelmans ! » s'écria-t-il après avoir longuement fixé sur moi son clair & suave regard. Puis, d'un geste paternel, il m'attira vers lui & me baisa au front. Ce baiser, dans les dispositions où j'étais, fit déborder mon pauvre cœur.

» Nous nous assîmes tous deux sur un tronc renversé qui se trouvait là, & je lui confiai le triste emploi que je faisais de ma vie, mes langueurs, mon ennui, puis enfin les espérances nouvelles qui, ce soir, s'agitaient dans mon cœur...

» A ce moment, mademoiselle de Trèbes passa près de nous, entre son père & sa mère, mais ne nous vit pas.

» La blanche lumière de la lune éclairait son beau visage, & répandait sur la terre une clarté qui me permit d'admirer la grâce, l'élégance souveraine de sa démarche, & de la suivre du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans un sentier ombragé, derrière les églantiers en fleurs.

« Il me semble que, vous aussi, vous appréciez notre Germaine, me dit alors, avec un fin sourire, le bon abbé Gelcour.

» — Parlez moi d'elle, lui répondis-je seulement.

» — C'est la bénédiction de ma paroisse, reprit-il d'un ton grave, la consolation de mon ministère; c'est la femme aimable & forte, la chrétienne robuste, la fille tendre, la sœur dévouée; elle aurait eu sans peine, je l'ai entendu dire, la royauté dans tous les salons; elle a préféré être la servante des pauvres. Malheureusement pour elle, la fortune de monsieur & de madame de Trèbes est très-moeste, & comme ils ont six enfants, Germaine ne peut guère faire la charité qu'avec les trésors de son cœur; il est vrai qu'ils sont inépuisables, & que nos pauvres ne sauraient s'en passer.

« Dites-moi, mon père, repris-je alors, pourquoi la voix de mademoiselle de Trèbes a produit sur moi une si douce & si forte impression, tandis que les Parisiennes les plus vantées m'ont souvent déçu ?

» — Parce que leurs chants n'exprimaient que les passions humaines, répondit vivement monsieur Gelcour, tandis que ceux de Germaine...

» — Monsieur Albert, continua-t-il d'une voix de plus en plus émue, je vous crois un noble cœur; arrachez-le à sa torpeur & rendez-le à Dieu; marchez dans la voie de la prière, de la charité & du travail, elle vous conduira au bonheur !

» — Je vous crois, répondis-je, mais il me faudrait un guide... un ange gardien... une compagne comme...

» — Je vous comprends, cher monsieur Albert, il y a longtemps que je devine votre désir; je l'approuve entièrement, & je prie Dieu de le bénir. Germaine a un nom honorable, une famille charmante, mais elle est sans fortune...

» — La mienne est immense, repris-je vivement; ce n'est pas un obstacle.

» — Vous êtes désintéressé, dit-il; cependant cela ne suffira pas à Germaine, je sais qu'elle n'épousera qu'un chrétien, qu'un homme pensant & agissant comme elle. Sauriez-vous devenir cet homme ?

» — J'en ai la volonté & l'espoir, répondis-je.

» — Et moi, la douce confiance, reprit-il... Cependant, cher monsieur, réfléchissez encore. Votre imagination n'est-elle pour rien dans ces vœux ardents, dans cette résolution soudaine ?

» Je ne le crois pas; & pourtant je suis si peu accoutumé au calme bonheur dont je jouis ce soir, que, par instants, je crains d'être sous l'empire d'une éblouissante illusion... Aussi, voudrais-je revoir mademoiselle Germaine, la revoir avant qu'elle me connût ni qu'elle pût deviner mes sentiments pour elle... de telle façon que notre rencontre paraisse être un simple effet du hasard. Cher monsieur le curé, comprenez-vous mon désir ?

» Le prêtre réfléchit pendant quelques secondes.

« Je le comprends, dit-il ensuite. — Demain matin, un peu avant six heures, rendez-vous chez une de nos indigentes, la vieille mère Michaud; vous trouverez aisément sa pauvre cnaumière isolée, située vers l'extrémité du village; là, vous verrez Germaine qui, chaque jour, vient avant la messe panser cette infortunée & lui faire son petit ménage. Je compte sur votre générosité pour lui laisser une aumône qui motivera une visite, dont mademoiselle de Trèbes pourrait être surprise, & je puis vous assurer d'avance que cette aumône sera une joie pour Germaine, une consolation pour la pauvre femme & une douceur pour vous. »

» Cette idée me ravit tellement, qu'en ce moment j'aurais, je crois, donné sans marchander toute ma fortune à la mère Michaud.

» Je serrai la main du bon prêtre; nous causâmes affectueusement quelque temps encore, puis nous nous séparâmes. Il était environ dix heures.

» La nuit était tiède & splendidement éclairée, mais sur la terre on n'entendait que le mur-

mure de l'eau & le bruit du vent dans les feuilles, ces deux voix du silence, comme l'a si bien dit un éloquent écrivain.

» Seul, au milieu de ce silence, de cette paix, sous cette voûte à la fois sombre & brillante, je laissai, avec une consolation infinie, mon âme se tourner vers le rayon de foi, peut-être vers le rayon d'amour qui venaient de luire sur elle. A leurs clartés bénies, j'entrevis le bonheur, celui-là même que vous demandez à Dieu pour moi. Si je l'obtiens, ma mère bien-aimée, je le devrai sans doute à vos ferventes prières... Combien alors il me sera doux d'avoir, pour vous chérir, un motif de plus!

» Je vous quitte ce soir, en laissant inachevée cette lettre pourtant si longue. Je ne veux la fermer que demain, au retour de ma visite de charité, dont j'espère avoir à vous dire quelques mots.... Minuit sonne, & vous dormez, sans doute... Adieu, ma mère chérie, je baise vos paupières fermées avec la plus vive, la plus respectueuse tendresse.

» Votre ALBERT. »

III

UNE VISITE DE CHARITÉ.

Génorac, etc.

« Ma bonne mère,

» Je quitte à l'instant la demeure de la mère Michaud... Là j'ai revu Germaine, je l'ai revue telle qu'elle s'était montrée hier au soir à mes regards & à mon cœur. Son costume seul, différait; les blancs vêtements avaient été remplacés par une simple robe de percale grise... Mais n'anticipons pas, car je veux, chère mère, essayer de vous faire avec calme, avec ordre, le récit de mon étrange & délicieuse matinée.

» En vérité, rien n'est plus charmant ni moins romanesque, jugez-en :

» Lorsqu'à l'heure indiquée par l'abbé Gelcour, je pénétrai dans le pauvre réduit de la mère Michaud, j'entendis une voix chevrotante qui disait :

« — Est-ce vous, mamzelle Germaine ?

» — Non, répondis-je en m'approchant de l'alcôve d'où venait cette voix ; mais, pourtant, c'est un ami, croyez-le, ma bonne madame Michaud.

» — Un ami ! s'écria-t-elle en me considérant avec une extrême surprise ; mais il n'y a que monsieur le curé & mademoiselle Germaine qui m'aiment... Vous êtes un bien beau monsieur pour venir chez une pauvre femme comme moi, continua-t-elle après m'avoir examiné, avec une sorte de respect, de la tête aux pieds.

» — On m'a dit que vous n'étiez pas heureuse, repris-je ; il me serait bien doux de vous être utile. »

» Je disais vrai, ma mère. En face de ce triste grabat, de cette morne vieillesse, de cette femme si faible & si pâle, Germaine n'occupait plus seule mon cœur, & pendant que mon regard parcourait, navré, cette vaste chambre, très-propre, il est vrai, mais carrelée, sombre & nue, pendant que je la rapprochais, dans ma pensée, de ces mille raffinements du sybaritisme dont je m'étais plu à m'entourer, un poignant remords étreignait mon cœur!

» O noble & sainte charité ! source des joies véritables, je ne t'avais donc jamais connue ! Mais maintenant, j'ai appris à t'aimer, & si j'osais t'oublier un jour, daignez, mon Dieu, daignez me rappeler alors la matinée du 16 août !

» Mon entretien avec l'indigente dura encore quelques instants, pendant lesquels je la pressai, avec toute la délicatesse dont j'étais capable, de me confier ses désirs & ses besoins.

« C'est à mamzelle Germaine, me répondit-elle, qu'il faudra parler de cela, car elle s'occupe bien plus que moi de tout ce qui m'est nécessaire. Votre grande bonté pour moi va la rendre bien heureuse, mon cher monsieur ; elle aime tant ses pauvres ! elle est si bonne ! Il n'y a vraiment que Dieu qui soit meilleur qu'elle ! »

» En ce moment, on entendit à la porte un très-léger bruit de pas.

« C'est elle ! » s'écria la mère Michaud, dont le regard éteint s'illumina d'une joie soudaine.

» Germaine parut ; elle était belle & suave comme la veille, & sa tournure avait gardé son exquise élégance, malgré la simplicité de son costume & la vaste corbeille remplie de linge & d'aliments qu'elle tenait à la main. Avec un empressement charmant, elle s'avança vers l'alcôve en disant :

« Chère mère Michaud, comment êtes-vous ce matin ? Avez-vous pu dormir un peu ? votre bras est-il toujours... »

» Sans doute, l'obscurité l'avait, jusque-là, empêchée de me voir, car elle m'aperçut seulement alors, & s'arrêta interdite. »

« Je vois, mamzelle Germaine, lui dit aussitôt la pauvre femme, que vous ne connaissez pas ce beau monsieur plus que moi ; c'est dommage, car il paraît bien bon, &... »

» — Mademoiselle, dis-je alors en interrompant la mère Michaud & en saluant respectueusement la jeune fille, on m'avait assuré qu'il y avait ici quelque bien à faire, mais j'ai vainement interrogé votre protégée pour connaître ce qui lui manque & ce qu'elle pourrait désirer, elle m'a toujours répondu de m'adresser à vous. J'oserai donc vous prier de vouloir bien m'entretenir un instant de la situation de cette pauvre femme... Il me semble qu'elle aurait grand besoin d'être mieux logée ; cette chaumière n'est-elle pas bien humide ? »

» J'affectais un grand calme pour contenir ma profonde émotion.

» Oh! certes, oui, monsieur, me répondit vivement mademoiselle de Trèbes en attachant un moment sur moi son grand œil brun, surpris & joyeux; il y a longtemps que je souffre de ne pouvoir procurer à ma pauvre malade ce soulagement si nécessaire; & c'est Dieu qui vous envoie vers elle avec cette bonne pensée. Je serai trop heureuse de guider votre charité; seulement, me permettez-vous de vous faire attendre quelques instants?... La mère Michaud, continua-t-elle plus bas, à, au bras, une plaie horriblement douloureuse, & le moindre retard apporté dans son pansement augmente ses souffrances. Je vais donc m'y mettre immédiatement, & je vous donnerai ensuite, monsieur, tous les renseignements que vous désirez. »

» Je m'inclinai, & aussitôt, mademoiselle de Trèbes ne paraissant plus s'apercevoir de ma présence, se mit à préparer activement charpie & bandages, à relever les oreillers de la malade, à rajuster ses couvertures...

» Pour moi, demeuré un peu en arrière, je contemplais dans un ravissement profond ce touchant spectacle; cette noble enfant courbée sur ce grabat; ces blanches mains qui pressaient l'horrible ulcère; ce blond diadème qui, de temps à autre, effleurait les cheveux gris de l'indigente... Je contemplais surtout la surhumaine expression d'amour qui irradiait le visage de Germaine, & à cette vue, je sentais, ma mère bien-aimée, que je n'étais plus le même... Une séve généreuse montait dans mon âme & y étouffait le sauvageon maudit du morne ennui & du froid égoïsme. Je voulais vivre d'une nouvelle vie, & en ce moment même j'avais honte de mon inaction, j'en souffrais; alors, ma mère (au risque de vous faire sourire, je vous raconterai tout), alors, il me vint une pensée étrange... M'armant de courage, je m'avançai vers Germaine :

« Mademoiselle, lui dis-je, ne pourrais-je pas, moi aussi, faire quelque chose pour la mère Michaud pendant que vous la pansez, & seriez-vous assez bonne pour m'indiquer un petit service à lui rendre? »

» Mademoiselle de Trèbes me comprit sur-le-champ, & ne parut, cette fois, aucunement surprise. Elle regarda autour d'elle :

« Je ne vois pas trop, dit-elle, ce que... puis, se ravissant aussitôt : Si vous vouliez lui allumer son feu? ajouta-t-elle avec une délicieuse simplicité; son petit repas serait plus tôt prêt, & elle en serait toute contente. »

» En même temps, Germaine, d'un geste gracieux, m'indiquait un coin obscur qui servait de bûcher.

» Je ne voulais pas refuser la seule besogne dont on me jugeait capable, mais j'éprouvais intérieurement un cruel embarras.

» Chez moi, par suite de mes habitudes noncha-

lantes, je trouvais pendant l'hiver tous mes appartements chauffés quand sonnait l'heure de mon lever, & il y avait des années que je n'avais vu allumer un feu.

» Néanmoins, je pensai qu'avec beaucoup de combustible, j'en viendrais à bout. Je commençai donc à entasser, sur de vieux chenets dépareillés & inégaux, bûches sur bûches, fagots sur fagots, pommes de pin & force papier... Après quoi, j'avais une boîte d'allumettes placée sur la cheminée.

» Pendant ce temps, la mère Michaud & mademoiselle de Trèbes causaient à demi-voix; la première disait :

« Ça doit être un monsieur de la *Confiance* de Saint-Vincent de Paul; c'est comme cela que vous dites, n'est-ce pas, mamzelle Germaine? »

» — Pas tout à fait, mais n'importe, ma bonne mère Michaud. Puis elle ajouta en baissant la voix : « Je pense comme vous. »

» Je dus renoncer à suivre plus longtemps cet intéressant entretien, à cause de mon feu, qui réclamait, hélas! le concours de toutes mes facultés.

» En vain, je puisais sans relâche dans la boîte d'allumettes, toutes mes tentatives amenaient les mêmes résultats, c'est-à-dire que le papier flamboyait, le bois noircissait, puis tout s'éteignait. Une fois pourtant, des bouffées de fumée vinrent, en m'aveuglant, me donner une lueur d'espoir; je pensais qu'après la fumée viendrait le feu. Il n'en fut rien.

» Et cependant le pansement était presque achevé. Qu'allait dire Germaine?

» Je résolus de tenter un effort suprême : j'ajoutai deux bûches à toutes celles qui encombraient déjà le foyer; je pris quatre allumettes, qui s'enflammèrent en même temps; puis, apercevant soudain un énorme soufflet appendu au mur, je le saisis avec transport, persuadé qu'en lui était le salut. Hélas! ma mère, c'était le plus phthisique des soufflets qui, sous ma pression vigoureuse & maladroite, rendit bientôt son dernier souffle...

» En cet instant, Germaine, une tasse de lait à la main, s'avançait vers l'âtre.

» Je m'écartai respectueusement, & bientôt, je pus voir sa charmante figure devenir ébahie & souriante devant l'informe tas de bûches parsemé d'allumettes noircies & tout couvert de légers lambeaux de papier brûlé.

« Vous n'avez pas l'habitude d'une semblable besogne, me dit-elle doucement; pardonnez-moi, monsieur, de vous l'avoir donnée. »

» En disant ces mots, elle débarrassa lestement le foyer, prit une allumette, la seule qui restait dans la boîte, & aussitôt une flamme blanche & brillante s'élança follement. Pour l'activer encore, elle voulut se servir du soufflet resté à terre; mais voyant qu'il ne respirait plus, & ne devinant que trop bien quel était son meurtrier, elle eut la générosité de le remettre à sa place sans faire aucune réflexion.

» Mademoiselle, lui dis-je alors en m'avançant

vers elle, si je suis un maladroït, je suis au moins un honnête homme, & je tiens à rembourser intégralement à la mère Michaud ses allumettes & son soufflet. »

« En même temps, je tendis à mademoiselle de Trèbes deux billets de mille francs,

« Elle les prit d'une main tremblante, & pâle, émue, elle me remercia pour sa chère malade, d'une façon noble & touchante. Puis elle courut à l'alcôve.

« Bonne mère Michaud, lui dit-elle avec effusion, comme vous allez être heureuse, bien logée & bien soignée! Voyez ce que Dieu vous envoie par les mains de ce charitable monsieur! »

« Elle lui montra les billets & murmura à son oreille :

« Cela vaut deux mille francs!

« — Ah! s'écria avec élan la pauvre femme, il vous ressemble, ma chère demoiselle, il est digne de vous! »

« Et son regard reconnaissant nous enveloppa tous deux... Je tressaillis, & il me sembla que le beau visage de Germaine s'empourprait, qu'un éclair de joie passait dans ses grands yeux. Mais peut-être est-ce une illusion, car j'étais moi-même si ému, que ma vue pouvait être troublée.

« Quoi qu'il en soit, la naïve exclamation de la malade rendait notre situation embarrassante; aussi ne tardai-je pas à me retirer, après m'être incliné devant Germaine & avoir amicalement serré la main de la mère Michaud.

«... Quand je quittai cette chaumière, des sentiments très-doux, des jouissances très-pures remplissaient mon âme; le bon regard de l'indigente, la suave image de sa bienfaitrice me suivaient comme des visions aimables & bénies; j'avais soif de retourner à cette humble & sublime école de la charité!

« En un mot, ma mère bien-aimée, jamais je ne m'étais senti si heureux! Je bénissais Dieu, la mère Michaud, l'abbé Gelcour, Génorac, &... j'aimais Germaine!

« Adieu, maintenant, ma vénérée, tendre & fidèle amie; cette longue lettre fatiguera vos yeux, mais elle réjouira votre cœur. Laissez-moi, en la terminant, vous envoyer cette belle pensée d'un homme éminent : « En aimant plus que je n'aimai jamais, j'aime davantage tout ce que j'ai aimé. »

« Vous saurez la comprendre, n'est-ce pas, ma mère chérie, & y trouver la certitude qu'aucune affection ne fera jamais pâlir celle que vous a vouée & vous gardera toujours

« Votre fils dévoué,

« ALBERT NUGELMANN. »

IV

CONCLUSION.

Cinq heures sonnaient, lorsque Albert, accom-

pagné de l'abbé Gelcour, prit, un soir de septembre, le sentier ombragé qui conduisait à l'habitation de la famille de Trèbes.

Il marchait en silence, & son visage, tour à tour livide ou pourpre, selon que la crainte ou l'espoir passaient dans son âme, trahissait une préoccupation profonde.

Dans le but de l'en distraire, sans doute, l'abbé Gelcour cherchait à lui faire admirer les splendeurs de l'automne dans ces régions presque méridionales, les coteaux opulents couverts de grappes violettes ou dorées, les grands châtaigniers aux feuilles jaunissantes, les teintes pourprées du soleil couchant.

Mais Albert ne voyait que le riant cottage dont quelques pas à peine le séparaient maintenant... Il n'entendait que la voix de sa pensée; ce fut donc à cette voix qu'il répondit en disant :

« Cher monsieur le curé, nous sommes attendus, n'est-ce pas ?

— Certainement, dit en souriant l'abbé Gelcour, qui donnait, pour la dixième fois peut-être, cette assurance à son jeune ami.

— Et monsieur & madame de Trèbes étaient seuls lors de votre dernière visite? demanda encore Albert.

— Je vous l'ai dit, Germaine était absente, mais sa mère s'est chargée de lui parler à son retour & d'intercéder pour vous.

— Madame de Trèbes ne vous a pas interrogé sur ma manière de vivre, sur mes sentiments religieux?

— Je vous demande pardon; je l'ai assurée que vous répondriez vous-même à cette question, qui est la première qu'elle m'ait adressée, & que Germaine pouvait se fier à votre parfaite loyauté. Je me suis borné à parler de l'honorabilité de votre famille, des vertus de votre mère, de vos incontestables qualités & du grand désir que j'ai de voir le vôtre exaucé.

— Merci; cependant j'ai peur, peur de Germaine... si elle me refuse!

— Chassez donc ces pensées & ayez confiance; votre amour, qui a pris naissance devant l'autel & dans la maison du pauvre, ne peut être qu'un amour pur & béni. Néanmoins, mon cher Albert, laissez-moi un instant pénétrer jusqu'au fond de votre âme : depuis un mois, vous trouvez d'innies douceurs à prier & à donner, à suivre les exemples de Germaine, mais le faites-vous un peu à cause d'elle ou seulement pour Dieu, & si le sacrifice que vous redoutez vous était demandé, resteriez-vous ferme dans votre foi, constant dans votre charité, fidèle à votre Dieu?

— J'ose dire, répondit le jeune homme avec un mâle accent, qu'alors, je vivrais uniquement pour lui, pour les pauvres & pour ma mère. Je serais indigne de vos bontés, indigne de songer à Germaine, s'il en était autrement; & si je suis toujours homme, hélas! si, en ce moment surtout, j'en éprouve les incroyables & involontaires faiblesses,

soyez assuré, mon père, qu'avant tout je veux être chrétien ! »

Le prêtre serra la main d'Albert; il la mouilla d'une larme, & sa voix était encore émue lorsque, gravissant quelques instants après les marches d'une large terrasse, embaumée par les roses d'automne, il lui dit :

« Nous voici arrivés, cher monsieur Albert... la grande salle du rez-de-chaussée est déjà éclairée... Avançons un peu. »

Ils s'approchèrent d'une fenêtre dont les contrevents n'étaient pas clos encore, & dont les légers rideaux leur permettaient de contempler, sans être vus, le plus aimable des tableaux d'intérieur.

« Restons-là un moment, dit l'abbé Gelcour à son compagnon; peut-être allez-vous recevoir, de celle que vous aimez, une dernière et importante leçon. »

Albert obéit. Son regard parcourut la vaste pièce, s'arrêta un instant sur les sympathiques figures de monsieur & de madame de Trèbes, sur la tête blanchie de l'aïeul, qui, dans ce doux intérieur, apparaissait vraiment, selon la belle expression de Chateaubriand, comme la divinité du foyer; puis rencontrant enfin le profil si pur de Germaine, il s'y attacha longtemps.

Assise près d'une table autour de laquelle se pressaient trois fillettes & deux adolescents, mademoiselle de Trèbes mettait la dernière main à une calotte de velours noir. Bientôt elle se leva, alla vers son grand-père avec l'ouvrage terminé, & d'un geste plein de déférence & de tendresse, elle en couvrit ses cheveux blancs.

Le bon vieillard se laissa faire, puis enlaçant de ses bras tremblants le eou gracieux de sa petite-fille, il l'embrassa avec amour.

Lorsqu'elle lui eut rendu ses caresses, Germaine revint s'asseoir, & cette fois, son aiguille reprit son vol rapide dans une petite robe d'enfant. A peine l'avait-elle commencée, que l'aîné de ses frères vint à elle, son Virgile à la main; abandonnant aussitôt sa couture, Germaine prit le livre avec une grâce encourageante, & sans que son regard le quittât un instant, elle tira d'une corbeille profonde, placée près d'elle, un humble ouvrage de tricot dont les longues aiguilles ne cessèrent de s'agiter pendant tout le temps que dura la récitation des vers latins.

« Quelle est laborieuse! murmura Albert; & moi, que suis-je, qu'ai-je fait depuis ma sortie des écoles, depuis des années?... » Et un soupir s'échappa de ses lèvres.

« Mon cher ami, lui dit alors l'abbé Gelcour, considérez ce nouvel exemple que vous donne Germaine comme le dernier coup de la grâce; qu'il vous apprenne à aimer le travail, auquel tout homme doit s'astreindre ici-bas, si élevée que soit la sphère où Dieu l'a placé; vous l'avez, je crois, peu compris jusqu'ici.

» Mais l'heure se passe & il est temps d'entrer...

Germaine, malgré son apparente sérénité, est, ce soir, d'une pâleur inaccoutumée; je la vois souvent jeter sur la pendule de furtifs coups d'œil, ou échanger avec sa mère un regard anxieux qui révèle ses pensées intimes... Suivez-moi, mon ami, & que Dieu vous conduise ! »

Quelques secondes après, le curé de Génorac présentait Albert Nugelmans à la famille de Trèbes qui l'accueillit avec bonté.

Le prêtre, alors, ami discret autant que dévoué, prétexta une visite pressée à faire à un malade des environs, & disparut en promettant de revenir bientôt.

Mais son absence dura près d'une heure. A son retour, il reconnut, en approchant du salon, la voix d'Albert, émue & pénétrante, qui disait :

« Je ne vous ai rien caché, mademoiselle; vous me connaissez maintenant aussi bien que je me connais moi-même. Quoique je n'aie pas été, hélas ! cet homme charitable & pieux que vous aviez cru voir en moi, cependant ne me renvoyez pas sans espoir ! Vous avez relevé ma languissante volonté, réveillé mon âme, réchauffé mon cœur. Je vous en conjure, achève votre œuvre; continuez à soigner cette plante frêle encore, que Dieu semble vous avoir confiée. Près de vous, elle croîtra rapidement & deviendra, j'en ai la confiance, un arbre puissant & fort qui, toujours, croyez-le, sera votre appui le plus ferme & votre plus sûr abri.

— Je vous crois, monsieur, répondit la jeune fille encouragée par un regard de sa mère; & si mes parents approuvent le désir que vous avez bien voulu m'exprimer, si notre vénéré curé continue à l'encourager, &...

— Et si la volonté divine exige que ce désir devienne le vôtre, interrompit l'abbé Gelcour en rentrant soudain, n'est-il pas vrai, ma fille, que vous n'aurez aucun effort à faire pour vous y soumettre, pour le bénir & pour l'aimer ? »

Les longs cils de Germaine s'abaissèrent; madame de Trèbes se leva alors, alla vers elle, la rapprocha d'Albert, & unissant leurs mains glacées par l'émotion, elle les conduisit tous deux près du fauteuil de l'aïeul. Aidé par monsieur de Trèbes, il se souleva un peu :

« Je vous bénis, mes chers enfants, dit sa tremblante voix tandis que de douces larmes se pressaient sur son visage pâle & ridé; je vous bénis de toute mon âme. Puisse cette bénédiction d'un vieillard vous porter bonheur à tous deux ! »

Près d'un an s'est écoulé depuis cette touchante scène; le mois d'août & l'Assomption sont revenus à Génorac. Comme l'année précédente, les cloches sonnent à toute volée, mais plus sonores & plus joyeuses encore, car elles sont neuves & s'ébranlent dans un clocher si élégant, si svelte, qu'elles en sont fières & lui font fête.

Entrons dans la charmante église, entièrement reconstruite, & sans nous arrêter à admirer les

gracieux autels de marbre blanc, le chemin de croix, véritable œuvre d'art, & les vitraux aux merveilleuses nuances, cherchons, parmi la foule, nos anciennes connaissances.

L'abbé Gelcour, revêtu d'un splendide ornement, dit la première messe; son doux visage nous semble radieux & rajeuni.

Tout près de la balustrade, dans le banc de la famille de Trêbes, Albert prie à côté de Germaine. Les premiers rayons d'un soleil matinal, caressant les vitraux & se jouant dans les teintes opulentes de l'émeraude & du saphir, projettent une sorte d'auréole autour de leurs têtes charmantes... Non loin d'eux, sont groupés monsieur & madame de Trêbes & une femme âgée, enveloppée du voile des veuves.

L'époux a tenu les promesses du fiancé; il a brisé les pesantes chaînes qui enserraient sa jeunesse, près de celle qu'il nomme son bon ange, il a trouvé le bonheur.

Il n'a pas voulu ravir Germaine à tant de familles qui vivaient de sa vie, & s'est fixé à Gêno-rac, où chacune de ses journées est partagée entre Dieu, les pauvres & une surveillance laborieuse des terres immenses qu'il a acquises dans ces contrées. Ses jouissances, ce sont la paix de sa conscience, le tendre regard de sa femme, les visages heureux & reconnaissants qu'il rencontre à chaque pas. Ses distractions, ce sont les beaux chants de Germaine, les réunions de famille, &

parfois un gai voyage fait à deux sur les bords de l'Atlantique ou dans la patrie des arts, la radieuse Italie. Ce sont aussi les naïves extases que cause à l'abbé Gelcour la délicieuse église due à sa générosité, & que le bon curé a peur de trop aimer, car, dit-il, au milieu de ses magnificences, il oublie parfois celles du paradis.

Germaine aussi est bien heureuse, parce qu'elle goûte pleinement la plus pure félicité de la vie conjugale, qui est l'union des cœurs dans les mêmes sentiments, l'union des volontés dans les mêmes devoirs. Elle voit son époux marcher d'un pas ferme dans cette vive lumière qui l'éclaire elle-même, & sur les ailes de la prière, de la charité & du travail, tous deux se laissent doucement emporter vers la patrie.

Et quand viendra l'heure des afflictions & des sacrifices, ils ne murmureront pas, & s'ils pleureront, leurs larmes ne voileront pas leur sérénité, parce qu'appuyés sur la même foi, soutenus par la même espérance, ils ne regarderont plus que le ciel, terme sublime de nos destinées!

Cette femme vêtue de noir, qui les a accompagnés au banquet sacré, attache tour à tour sur le tabernacle & sur eux un regard chargé de gratitude & d'amour. Dieu a exaucé le vœu de sa tendresse & de sa foi, & elle a beaucoup à rendre grâces, car elle est la mère d'Albert!

CLAIRE CHANCEL.

ORPHELINE

(SUITE)

XVIII.

ANTOINETTE.

QUE la nuit était belle sur ces coteaux charmants que la Mûrg arrose & au pied desquels Baden, la nymphe allemande, la dangereuse fée des fontaines, est couchée! Des milliers de ruisseaux, distillés par les neiges d'hiver, descendaient des roches et couraient vers la vallée; on voyait, dans les ombres, briller un rayon de lune égaré sur ces eaux frémissantes, ou étinceler le feu rouge d'une forge au milieu du feuillage; on distinguait, dans l'azur clair du ciel, la fumée d'une charbonnière; les rafales du vent appor-

taient de sauvages parfums; on entendait, dans le silence profond, de faibles gazouillements d'oiseaux blottis dans leurs nids; à de longs intervalles, la fanfare éclatante du coq de bruyère résonnait comme un appel & le braiement mélancolique d'un chevreuil timide y répondait. Quelle nuit! que d'ombres sous ces bois! que de clartés splendides au ciel! quelles senteurs enivrantes! quels concerts ravissants! que la création était belle & pure! que Dieu semblait proche & que les humains devaient l'adorer!

Mais où étaient-ils, les humains? Sur ces rochers, dans ces bois de sapins, aux bords de ces eaux murmurantes, personne. Le bûcheron, dans sa cabane, dort du profond sommeil que ses labeurs ont mérité; le charbonnier, assis auprès de son feu, lutte contre les rêves; le verrier travaille; nul n'admire l'œuvre céleste. A Baden, on veille pour

tant; les fenêtres de l'élégant & magnifique Kursaal sont brillamment éclairées, &, dans les salles dorées, sous la clarté des lustres, autour des tables de jeu, la foule se tient silencieuse, debout. Toute l'Europe est représentée là, & pourtant presque toutes ces figures, depuis l'Anglais blond & roide, passionné au dedans, flegmatique au dehors, jusqu'au bruyant Italien, portent le cachet que le jeu, heureux ou fatal, imprime à ses habitués; l'air blasé domine; c'est du même œil froid & terne que les gagnants amoncellent or & billets devant eux ou que les perdants suivent le rateau qui enlève d'un coup bref leur dernière mise. N'attendant ni sympathie ni pitié, ils sont habitués à refouler en eux leurs sensations, & tel qui a souri de ses lèvres blêmes en voyant fuir son dernier enjeu, se brûle la cervelle sous le vestibule. Les femmes, & il s'en trouve beaucoup, de tous les mondes, ont aussi sur le visage ce masque froid et railleur; seul, leur geste est plus nerveux, leur main qui pointe les coups tremble parfois; c'est l'unique concession qu'elles fassent à la faiblesse humaine. Des paysans, des bûcherons de la forêt Noire, debout derrière les familiers de la maison, jetaient des pièces d'or & d'argent sur le tapis, & tressaillaient lorsque ces pièces de monnaie, achetées par tant de labeur, allaient grossir la masse du banquier. Ils pensent sans doute à la femme, aux enfants restés au logis, au fermage prochain qu'ils ne pourront acquitter.

Au bout de la longue table, bien installé à côté d'une jeune femme en chapeau mauve, se trouvait un vieillard, vert encore, & qui portait à la roulette le plus tendre intérêt; & la roulette, divinité capricieuse s'il en fût, le payait de retour. Les pièces d'or & les billets s'amoncelaient, mais il n'avait nulle envie de faire *Charlemagne* & de s'en aller, comme le grand empereur, avant d'avoir perdu une seule de ses conquêtes. Le vieillard, qui n'était autre qu'Adrien Debrande, professait la maxime des vrais joueurs : *Après le plaisir de gagner, il n'y a pas de plus grand plaisir que celui de perdre*. Il jouissait, en ramassant & en comptant les billets satinés & les louis brillants; il jouirait encore, mais d'une âcre jouissance, en les voyant engloutis à jamais; ce serait une sensation nouvelle, plus poignante & qui ferait sentir la vie dans les profondeurs de l'être. Il jouait donc, & en face de lui son fils, Paul Debrande, jouait aussi, avec moins de bonheur, mais avec la même insouciance superbe. Vingt-six billets de mille francs avaient passé de son portefeuille sur le tapis vert; un vingt-septième, le dernier, glissa à son tour sous l'inflexible rateau; Paul se leva tranquillement, céda la place à une vieille qui passait des écus de cinq francs par dessus son épaule, & il s'approcha de son père.

« Viens-tu? lui dit-il.

— Non, non, je suis en veine.

— Et moi, je suis décavé; je vais me coucher.»

Il retourna à son hôtel en fredonnant; son valet

de chambre l'attendait à moitié endormi, & il lui remit d'un air d'humeur une lettre chargée de timbres et de renvois.

« D'où, Jules?

— Du Donjon, Monsieur; elle a été à Paris, on l'a fait suivre. »

Paul commença par ôter sa cravate, jeta sur la table son portefeuille vide & son porte-cigares plein; il passa le peigne dans ses cheveux, car il se sentait un peu nerveux, puis, rasséréné, il prit la lettre :

« C'est de cette pauvre Laurence, sans doute. Eh non! ce n'est pas son écriture. »

Il lut :

« Monsieur,

» Vous êtes père d'une petite fille; elle se porte bien, mais madame Debrande en est bien souffrante, & je crois que votre présence lui ferait un sensible plaisir, quoiqu'elle ne se plaigne pas de votre absence. Le médecin ne la trouve pas en danger, mais sa maladie est de celles qui peuvent avoir des retours prompts & mortels. Vous deviez être averti.

» Croyez, Monsieur, à mes meilleurs sentiments,

» FANNY MESNIL.

» Au Donjon, juin 18... »

« Diable! diable! se dit Paul après avoir relu deux fois ces quelques lignes. Pauvre petite femme! »

Il sonna : le valet de chambre parut.

« Nous partons, Jules; nous prendrons la voiture de huit heures. Faites mes malles, & dès qu'il fera jour, allez retenir le coupé. A Strasbourg, nous prendrons une chaise de poste. »

Il se coucha & dormit quelques heures. Son père entra au moment où il finissait de s'habiller.

« Tu pars? Tu as reçu de mauvaises nouvelles de France? »

Paul lui communiqua la lettre de madame Mesnil; il la lut, secoua la tête & dit :

« Ta femme est fort délicate, fort mièvre... Il faut s'attendre à tout.

— J'espère que Madame Mesnil exagère; quoi qu'il en soit, il faut partir. Viens-tu avec moi?

— Non, je suis fort heureux depuis quelque temps; je veux épuiser la veine. Nous nous retrouverons au Donjon en septembre.

— Bien. Au revoir, mon père.

— Adieu, Paul. Mes amitiés à ta femme. »

Ils se séparèrent. Adrien Debrande alla dormir jusqu'à l'heure du déjeuner; Paul se mit en route, &, tout en voyageant avec toute la rapidité possible, il lui fallut trois jours pour arriver au Donjon.

Madame Mesnil le reçut & lui dit, avec un accent affectueux que justifiait l'empressement de Paul :

« Elle est mieux, mais excessivement faible. Je

vais lui annoncer votre arrivée. Et voici votre chère petite fille, votre Antoinette.

La nourrice entra, tenant sur ses bras un gros poupon, vêtu de broderies & de dentelles :

« Elle est superbe ! dit madame Mesnil avec un accent tout maternel. Voyez cette petite figure ! & ces cheveux qui frisent dans le cou ! & cette peau de satin ! Je n'ai jamais vu plus belle enfant. »

Paul se baissa & embrassa la petite face-rouge & les yeux encore clos de l'innocente créature : il rentra dans sa maison, il voyait son enfant, il allait retrouver sa femme, quelques sentiments tendres s'émouvaient en lui, & refoulaient en arrière les souvenirs de Baden & l'influence sceptique & funeste de son père ; il s'attendait presque en embrassant Laurence, en la retrouvant si faible & si joyeuse, si près de mourir & si empressée de vivre pour lui. Quoiqu'il l'eût bien négligée, quoiqu'il eût eu envers elle bien des torts, quoiqu'il l'eût délaissée à l'heure de la souffrance & de la maladie, elle ne lui fit aucun reproche ; elle le reçut avec une joie profonde & il n'eut pas à demander de pardon, puisqu'elle ne l'accusait pas. Elle lui présenta à son tour son enfant, en lui disant :

« Dieu nous la conservera, celle-ci ! Nous vivrons pour elle, n'est-ce pas, mon ami !... Ne nous quitte pas, je t'en prie : je me sens revivre près de toi. »

Il se fit, en effet, un grand apaisement dans son âme & dans sa santé ; la sourde inquiétude que l'éloignement de son mari entretenait en elle & qui usait ses forces & sa vie, n'avait plus raison d'être ; il était là, elle entendait son pas rapide, sa voix gaie & claire qui donnait des ordres ; il venait auprès d'elle, il admirait Antoinette, il consentait à voir toutes ces beautés que les mères & les nourrices découvrent dans leur enfant, & puis, enfin, bien suprême dont elle ne se rendait pas compte, Adrien Debrande n'était pas là. Son sourire railleur, sa parole froide & moqueuse, ses contradictions permanentes, ses exigences sans fin, n'attristaient pas ces heures précieuses où elle reprenait à la fois possession de la vie & de la maternité. Dans l'état de faiblesse où elle était encore, les illusions devenaient plus faciles ; il lui semblait qu'Antoinette, par sa grâce innocente, combattait l'influence funeste de son aïeul, & qu'elle saurait mieux que sa mère retenir son père loin des entraînements d'un monde ennemi des affections domestiques. Elle exprimait ces espérances à madame Mesnil qui l'écoutait, peu crédule par nature & par expérience, peu empressée aussi de détruire les illusions de cette âme qui avait eu si peu de joie :

« Vous voudriez donc, chère madame, que monsieur Debrande passât l'hiver à la campagne ?

— Ce serait tout mon désir ; voyez, je suis bien peu valide, je ne bouge pas de ma chaise longue ; qu'irais-je faire à Paris ? & Antoinette qui se trouve si bien de la tranquillité & de l'air pur des bois,

j'irais l'enfermer dans la grande ville & la laisser s'étioler dans cet hôtel si bien clos, si bien chauffé, où l'on dirait qu'on ne respire que par des procédés chimiques ! J'espère que monsieur Debrande restera ici.

— Il ne demanderait pas mieux sans doute, mais son père ?

— Eh bien ! son père doit désirer le bien & le mieux pour sa petite-enfant ; il sait bien que j'ai attribué à notre vie de Paris la mort de mon pauvre Roger.

— Sera-ce une raison suffisante pour lui ? il aime Paris.

— Il pourra y aller tout seul ; l'hôtel est à sa disposition.

— Chère dame, mon mari craint l'influence de monsieur Debrande sur son fils.

— Moi aussi, je l'ai crainte, mais depuis que j'ai Antoinette, il me semble que je ne dois plus craindre. Elle me défend. »

Que dire à cela ? Comment ébranler cette croyance à laquelle Laurence s'attachait avec une douce & forte obstination ? Comment inquiéter cette âme tremblante, à qui on n'avait pas laissé le temps de s'établir dans son bonheur ? La réalité ne viendrait que trop vite ; elle est au bout de toutes les chimères, comme la mort au bout de la vie.

Elle vint sous la forme froide & résolue de monsieur Adrien. Il arriva au Donjon d'assez mauvaise humeur, car la veine avait tourné ; il revenait léger d'argent, maussade, ennuyé, & il lui fallut beaucoup de bruit, de grands dîners au château & de grands soupers de chasse au dehors pour égayer un peu ses noires pensées. Paul lui-même ne demandait pas mieux que de sortir de sa vie paisible, & Laurence assista de loin à ces fêtes que sa faible santé ne lui permettait pas de présider. Elle se résigna ; elle commanda avec soin les menus ; de son lit de repos, elle s'occupa de ses hôtes, elle sourit à son mari, lorsque le matin, l'air animé, il venait lui dire adieu pour la journée ; à peine fronçait-elle le sourcil lorsque les aboiements de la meute, les cris des piqueurs : « A bas, fanfare ! Tout beau, Brusquet ! Ici, Sonnant ! » réveillaient la petite Antoinette & la faisaient pleurer. Elle espérait que les plaisirs champêtres attacheraient son mari à la campagne, si aimable même en hiver, pour qui sait en comprendre le charme.

La Saint-Hubert passa, & puis la Saint-Martin ; les belles journées d'automne disparurent sous les crêpes gris de l'hiver ; une pluie continuelle rendait les routes impraticables, les soirées étaient longues & les journaux de Paris annonçaient les pièces nouvelles qui amuseraient la mauvaise saison ; on préparait les concerts, les salons allaient s'ouvrir & Adrien Debrande ne tarda pas à trouver la campagne horriblement monotone, & les châtellains terriblement ennuyeux. La chasse qu'il avait aimée autrefois n'était plus son plaisir préféré ; ses jambes se trouvaient mieux sous une table de

whist que dans les chemins ravinés & inondés de pluie, & il préférerait à tout, après les cartes, le babillage superficiel des salons.

Il annonça donc son départ, mais en disant à son fils :

— Je pars en fourrier, je vais préparer les logis, car je présume que tu ne vas pas passer l'hiver dans les bois.

— Ma femme ne peut pas partir : le mouvement lui est interdit.

— Eh bien, mon cher, il faut se faire une raison. Elle restera à dodeliner sa petite fille, mais elle ne peut pas exiger que tu en fasses autant.

— Je ne serai pas fâché de prendre un air de Paris.

— Je le savais bien ! au revoir donc, avant la Noël. »

Il partit le lendemain & Laurence n'en fut pas fâchée ; elle pensa que son mari allait revenir vers elle, & que l'avenir lui appartenait encore une fois. Antoinette avait six mois ; ses yeux, comme ceux d'un portrait de van Dyck, suivaient ceux qui s'éloignaient d'elle ; elle souriait à leur approche... qui pourrait résister à ses séductions ?

Elle sourit en vain, la pauvre petite ; elle tendit en vain les bras à son père, il s'éloigna vers la fin de l'année, il fit de gais adieux à sa femme, s'étonnant qu'elle parût triste, disant :

« Je ne pars pas pour la croisade, ma chère ! trois mois à Paris, le temps de ne pas me rouiller, & je reviens. Je verrai les courses du printemps, & je rachèterai quelques chevaux : je viens de vendre les miens, je ne ramène que les deux carrossiers.

— Vous avez vendu ?

— Oui, oui ; à quoi bon garder cette écurie & vous en donner le souci ? L'an prochain, je compte vous emmener, ma chère Laurence, & alors nous aurons notre train de maison au complet.

— Il m'importe peu ; ce qui me fâche, c'est que vous partiez.

— Trop bonne ! je vous écrirai. Vous verrez que j'ai l'absence fort agréable ; je veux vous retrouver tout à fait bien portante, songez-y ! »

Il embrassa la mère & la fille ; la voiture attendait, il y monta lestement, leva les yeux vers la fenêtre d'où sa femme le regardait, & lui faisait un signe d'adieu, la petite Antoinette lui jetait des baisers, il partit, et Laurence demeura seule.

Les premiers moments furent affreux, les premiers jours d'une mélancolie profonde ; Antoinette seule parvenait à distraire sa pauvre mère, qui, grâce à elle, échappait au sentiment le plus amer de tous, celui de ne se sentir nécessaire à personne ici-bas.

« Elle a besoin de moi, elle ! se disait Laurence en regardant l'enfant ; pour elle, il faut vivre ! »

Madame Mesnil vint passer le jour de l'an auprès de son amie ; Paul avait envoyé à sa fille des jouets magnifiques, & une pelisse de fourrures à sa femme ; un billet aimable & enjoué accompagnait ces étrennes :

« Il pense à vous, dit Madame Mesnil ; voilà une jolie attention. »

Laurence ne dit rien ; elle attachait peu de prix à des amabilités qui s'achètent chez le marchand, mais elle aurait payé de son sang un mot venu de l'âme, & elle se disait que cette âme de Paul, ce sanctuaire intime dont l'amour a la clef, elle ne la connaissait pas, elle n'y avait jamais pénétré... qu'elle lui avait tout révélé, elle, le fond de sa pensée, le secret de ses affections, le passé avec toutes ses confidences, & qu'elle ne connaissait de lui que la surface... Ces pensées lui venaient en lisant ce billet si gai & si peu intime, si gracieux & si peu tendre ; mais ce qu'elle ne savait pas encore, c'est que Paul n'avait pas de replis profonds dans l'âme, que tout était surface, plaisir, vanité, égoïsme, indifférence pour autrui ; la science du cœur d'un autre ne s'apprend que par instinct ou par une dure expérience ; madame de Staël a dit avec raison : *Pour connaître quelqu'un, il faut une minute ou dix ans.*

Au milieu de ces peines, la santé de Laurence se rétablissait, grâce au merveilleux élixir de la jeunesse ; elle pouvait se lever de ce canapé où elle avait passé tant de longues heures, & le matin de l'Épiphanie, voyant le ciel éclairci par une petite gelée, elle eut un vif désir d'aller à la messe ; la cloche sonnait au loin & appelait les fidèles.

« Faites atteler, dit-elle à la femme de chambre, & donnez-moi ma pelisse ; j'irai à l'église.

— Mais, madame, répondit la femme de chambre d'un air consterné, vous dites d'atteler... il n'y a plus un cheval à l'écurie ; monsieur a tout vendu.

— Comment ! même le poney qu'on attelait à mon petit coupé ?

— Oh ! oui, madame, il a été vendu le premier à un Anglais qui en avait une fameuse envie.

— Ah !... oui... j'avais oublié... C'est bien, Joséphine, je ne sortirai pas. »

Ce trait d'égoïsme de Paul lui arracha des larmes.

« Je ne compte pas pour lui ! se dit-elle ; je n'entre en rien dans ses pensées ; ô ma petite Antoinette, si je ne t'avais pas !... »

XIX

LUTTE.

Lorsque, après les mois solitaires du printemps & de l'été, après ces mois plus bruyants, mais aussi solitaires de l'automne, Laurence revint enfin à Paris avec son mari, elle trouva bien des changements autour d'elle. Elle avait arrangé l'hôtel avec beaucoup d'élégance & de simplicité, se souvenant de la maxime pleine de justesse : *Tout ornement qui n'est qu'ornement est superflu*, aussi applicable aux décors des maisons qu'aux recherches ora-

toires : elle retrouvait sa demeure dorée & surdoree, brochée & rebrochée, & remplie de ce luxe que les parvenus, embarrassés de leur fortune, ont mis à la mode. Une galerie de tableaux modernes avait remplacé la serre, dont elle aimait les massifs de fleurs & de verdure; le petit salon où Roger avait joué sur le tapis, où elle se plaisait à lire ou à travailler, était devenu un très-élégant vestiaire, annexe du salon destiné aux fêtes; dans tous les coins de l'appartement, même dans le vestibule, elle trouva des bronzes, des réductions de statues que son goût chaste eût répudiées. D'autres métamorphoses, dans l'ordre moral, se firent remarquer aussi. Paul avait abandonné les relations honorables & sérieuses qu'il s'était plu à cultiver au début de son mariage; il ne voyait que des jeunes gens, les uns appartenant à son ancienne administration, les autres du monde plus brillant du sport. Il passait ses soirées au club, il y donnait à dîner à ses amis; il les ramenait chez lui terminer la soirée par un lansquenet & un souper; il s'était créé enfin une existence de garçon dont la présence de sa femme ne le fit pas sortir. Son père, aux allures toujours juvéniles, menait une existence toute pareille; il était l'oisif le plus occupé de Paris. Laurence ne le voyait qu'aux repas, les jours où il daignait dîner chez elle; & Paul lui-même échappait toujours par quelque prétexte à la société de sa femme; toujours il avait une partie projetée, un voyage, un dîner d'hommes; il semblait redouter les conversations intimes, & craindre ce regard affectueux & pénétrant qui voulait chercher, non les petits mystères de sa vie mondaine, mais le secret de son cœur, si ce cœur avait un secret.

Il fit cependant avec sa femme une tournée de visites chez les femmes auxquelles Laurence voulait signaler sa rentrée à Paris, & elle prit un jour pour les recevoir à son tour. Son premier jeudi fut très-suivi, & le soir approchait déjà lorsque l'avant-dernière visiteuse prit congé & la laissa tête à tête avec madame de Gault. Madame de Gault était une dame âgée, experte & aimable, qui avait toujours témoigné de l'intérêt à Laurence, dont elle avait connu le père & la mère. Elle fit une jolie révérence à la jeune dame qui s'en allait, s'assit plus carrément dans son fauteuil, interrogea la pendule & dit à madame Debrande :

« Sortez-vous ce soir? Et d'abord, dînez-vous chez vous?

— Oui, madame, & toute seule; mon mari dîne au club, & mon beau-père chez un de ses vieux amis.

— A merveille! Faites fermer votre porte, ma chère; je voudrais vous parler un peu entre quatre yeux. »

Laurence alla dans l'antichambre donner un ordre, puis elle s'assit près de sa vieille amie.

« Ma chère madame, lui dit celle-ci, si je ne vous avais pas vue, toute enfant, sur les genoux de votre mère, je ne me permettrais pas de me

mêler de vos affaires; mais je vous retrouve jeune encore, seule, ignorante du monde, & il me semble que j'ai des droits de tante sur vous, & que je puis vous dire ceci : Votre mari est peu chez vous; il vit au cercle, c'est dangereux pour le bonheur & pour la fortune.

— Je le sais, dit Laurence, mais qu'y faire?

— Peu de chose, mais encore faut-il essayer quelque chose. Je ne vous apporte pas de remède infaillible; en existe-t-il pour les peines de ménage? Je vous apporte seulement un peu de lumière : bien ou mal, heur ou malheur, encore faut-il savoir ce qui se passe. Or, votre mari joue au cercle & il perd de grosses sommes; votre cher beau-père en fait autant, non au club, mais dans des tripots mille fois plus dangereux.

Laurence fit un geste d'insouciance.

« Cela vous est égal? demanda madame de Gault.

— Ce n'est qu'une affaire d'argent!

— Eh! ma chère, cela n'en est pas moins grave. Vous êtes bien magnifique! Savez-vous ce qui se passe? disposez-vous de vos revenus?»

Laurence sourit et rougit :

« J'ai laissé à monsieur Debrande la disposition de notre fortune; je crois cependant qu'il ne peut pas aliéner nos biens.

— C'est fort heureux, dit madame de Gault; il pourra seulement manger vos revenus, vous gêner, vous appauvrir & peser sur l'avenir de votre enfant. »

Ce mot rendit Laurence plus attentive :

« Et ils sont deux pour ce bel ouvrage! ajouta madame de Gault. Je pardonne, à la rigueur, à votre mari; on pardonne bien des choses à la jeunesse, & j'espère que vous le dégouterez enfin de ces cercles, de ces sociétés de jeunes gens où un homme marié ne devrait pas se voir; vous êtes bonne & gentille, vous ramèneriez votre mari près de vous, près de votre fille; mais ce vieux Debrande, joueur en cheveux blancs, viveur usé, étourdi avec un pied dans la tombe, je ne lui pardonne pas! il devrait se trouver si heureux du sort que le bon Dieu lui a fait! Ruiné, vous l'associez à votre richesse; délaissé, vous le comblez de soins; abandonné de ses anciens amis, vous lui donnez une famille; & il n'est pas content! il faut qu'il joue avec des filous, avec des grecs, dans des antres sans nom; il finira par y mener votre mari, & alors tout sera perdu, vous verrez!

— Je lui parlerai, dit Laurence avec fermeté; je le supplierai de se respecter davantage, de respecter mon bonheur & l'avenir d'Antoinette!

— Faites mieux, menacez-le : dites que vous vous séparerez de lui en lui faisant une pension : il deviendra souple.

— Je n'oserais pas, répondit Laurence. Un père songez, madame, un père!

— Ma chère enfant, est-ce un père comme un autre?

— N'importe! nous lui devons le respect; mais je lui parlerai, vous pouvez en être sûre... »

Madame de Gault leva doucement les épaules :

« Trop bonne, dit-elle, tempérament de vic-time... Enfin, je vous ai avertie, vous n'agirez pas dans les ténèbres, & si vous n'arrêtez pas le mal par amour de vous-même, faites-le par amour pour cette jolie créature... »

Elle prit sur ses genoux Antoinette, qui venait d'entrer; elle baisa ses cheveux bouclés, & dit :

« Voulez-vous qu'on la ruine? savez-vous ce que c'est que la pauvreté pour une femme ?

— Si je le sais!

— Eh bien! alors?... »

— Je parlerai, madame, & je vous remercie! »

Elle attendit l'occasion pendant bien des jours sans la rencontrer; peut-être ne la cherchait-elle guère. Enfin, pressée par un nouvel avertissement elle osa, un soir qu'elle se trouvait seule avec Adrien Debrande, lui parler ouvertement; mais avec quelles restrictions, quelle timidité! Sa vieille amie en aurait perdu patience!

« Mon père, dit-elle, je suis bien heureuse que votre léger accès de goutte vous fasse garder la maison; je désirais vous parler.

— Vraiment?

— Oui, vous êtes mon ami, n'est-ce pas?

— Assurément.

— Eh bien, il faut que je vous dise un gros chagrin : Paul s'éloigne beaucoup de moi; il passe sa vie dehors, & l'on m'assure qu'il joue beaucoup, qu'il a perdu une somme énorme dans une maison où vous l'auriez présenté... »

Elle avait parlé vite & le cœur palpitant; le vieux Debrande ne fut pas attendri par ce trouble; il pâlit de fureur & dit d'un ton bref :

« Je vous félicite; vous mettez, paraît-il, la police dans vos intérêts. Combien vous a coûté ce beau renseignement?

— C'est le bruit du monde qui est arrivé jusqu'à moi... Ne vous fâchez pas, je vous en supplie, écoutez-moi avec bonté. Vous savez combien j'aime Paul & combien j'aime notre enfant; eh bien! je vous demande uniquement de ne pas détourner Paul de son intérieur de famille, de ne pas l'introduire dans des sociétés dangereuses...

— Vous m'insinuez poliment que je vois même des gens suspects, n'est-ce pas?

— Mon père, je ne veux pas vous manquer de respect, à Dieu ne plaise! vous êtes libre d'ail-leurs!

— Oui, & mon premier principe, c'est de ne pas attenter à la liberté d'autrui, autrui fût-il mon fils. Que Paul aille au cercle, ou chez madame Daston (car c'est là ce que vous voulez dire), peu m'importe; il est majeur, & je ne contrôlerai pas ses actions.

— Mon père, si pourtant il s'agissait de notre bonheur, de notre fortune...

— Son bonheur! chaque homme a son objectif en fait de bonheur, & Paul a pour objectif la liberté & le plaisir, & il a bien raison! sa fortune, il en est le maître... Étudiez le Code civil, & vous verrez que le mari est l'administrateur des biens de la communauté.

— Mais... dit-elle avec timidité.

— Votre fortune! reprit-il violemment, car c'est là le fin mot de tous ces gémissements, eh bien! votre fortune, la fortune de mademoiselle Porthois, est-ce que nous n'y avons pas plus de droits que vous? Pourquoi vous & non pas nous? Tenez, ne me parlez pas de votre odieux argent, il me rappelle toutes les amertumes de ma vie. »

Il voulut se lever, mais la goutte le rappela à l'ordre, & le soupir de douleur qui lui échappa toucha aussitôt Laurence. Elle ne vit qu'un homme souffrant dans ce vieillard irritable & haineux, & elle voulut le soulager.

« Laissez-moi, dit-il, je n'ai pas besoin de vos potions & de vos remèdes; sonnez, qu'on me ramène dans ma chambre... & tenez, Laurence, croyez-moi, ne me parlez plus de vos soucis d'argent... ne me rappelez pas des choses que je veux oublier. Le testament de mademoiselle Porthois est de ces affronts sanglants qui ne s'effacent pas. »

Le valet de chambre entra en ce moment, & soutint Adrien Debrande jusque dans son appartement. Il était tremblant de colère : l'opposition d'agneau que la pauvre Laurence lui avait faite excitait son sang & ses nerfs, & dans la nuit il eut une violente attaque de goutte qui mit toute la maison en rumeur.

« Guérira-t-il? demanda Laurence au médecin.

— Oui, madame, je l'espère; seulement, il ne lui faut pas d'émotions violentes; il faut le faire vivre dans du coton, & je me fie bien à vous pour cela. »

Laurence se tint pour avertie.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



REVUE MUSICALE

LES FLEURS MUSICIENNES

Au temps du bon La Fontaine, les bêtes parlaient philosophie; en l'an de grâce 1873, les fleurs peuvent bien causer musique. Juillet nous a ramené le soleil & la rosée, sourires & larmes de ces filles de la terre. N'est-il pas naturel qu'elles aient quelques minutes d'expansion, & qu'elles fassent, dans le laisser aller de l'amitié, leur profession de foi artistique ?

D'ailleurs, le temps est radieux, la brise incline doucement les rameaux verts. Il est huit heures. Le soleil s'abaisse sous l'horizon, au milieu d'un nuage d'or; l'air est tiède, le site charmant ?

C'est un parc immense auquel on a laissé la grâce pittoresque de la nature. Ici un lac transparent d'où s'échappent, pour courir à travers les hauts gazons, de minces filets d'eau pure comme le cristal; là, c'est un amas confus d'arbustes odorants que dominent des platanes gigantesques. Un peu plus loin, il y a un large massif de fleurs auquel la main intelligente du jardinier a retiré la régularité méthodique qui rappelle un peu trop le travail de la civilisation. Partout des ronces enchevêtrées, des guirlandes de vigne vierge & des roches moussues où s'épanouissent mille fleurettes de nuances diverses & de formes délicates. Au loin on entend un orchestre qui exécute des opéras, des symphonies, des marches, des oratorios, des valse & des contredanses. Parfois les instruments se taisent, & des voix délicieuses s'élancent dans l'air.

Cet ensemble harmonieux de choses charmantes: air pur, eaux mourantes, doux parfums, fraîches mélodies, tout cela émeut, entraîne & dispose à l'épanchement. Aussi, les fleurs, fort babillardes à leurs heures, se mettent à raconter leurs impressions & à exprimer leurs sentiments.

LA ROSE.

Vous avez beau dire, mes belles, la musique italienne sera toujours la musique par excellence. Franche, vive, souvent coquette, parfois sérieuse, elle est toujours mélodique, toujours aimable. Elle aime le soleil, les arabesques, la grâce & l'éclat. Fille des climats splendides, elle fuit les brouillards & redoute les orages; il lui faut la lumière,

les horizons immenses, les nuits sereines, les causeries joyeuses; inclinons-nous toutes devant Rossini.

L'AZALÉE.

Comme vous, j'admire ce grand maître; mais je lui préfère Bellini: c'est le chantre des passions profondes & des sentiments délicats. Il y a dans son génie un souffle qui m'émue, un charme qui me pénètre. Sans se départir de la manière italienne, il sait y mêler je ne sais quoi de vague & d'incertain qui rappelle les poèmes du nord.

L'ŒILLET.

Eh bien! moi je place Verdi au premier rang dans la pléiade des maîtres italiens.

LE LIS.

Tapageur!

LA PIVOINE.

Tous les goûts sont dans la nature.

L'AZALÉE.

Quelle rengaine bourgeoise!

L'ŒILLET.

Oui, j'aime le bruit, le faste, l'effet. Je ne dédaigne pas que divers genres s'unissent, que le soleil précède la tempête. Verdi est tantôt italien, tantôt german, il est toujours accentué, toujours éclatant; parfois cependant il arrive à des nuances d'une douceur infinie qui me pénètrent d'une émotion profonde. Mais je ne m'abandonne pas souvent à ces poétiques impressions. Homère me cite comme la fleur de prédilection de ses héros, aussi les chants guerriers me conviennent mieux que les élégies.

LE CAMÉLIA.

Tous les compositeurs que vous citez, mes sœurs, n'ont pas écrit une page digne de Mozart. Mozart, le maître des maîtres, l'admirable interprète de tous les sentiments humains, depuis le plus tendre jusqu'au plus passionné; Mozart, c'est le Dieu de la musique, c'est un génie universel.

LE LIS.

Pauvre Marie-Antoinette ! on ne dit rien de ton compositeur à toi ! au temps où l'opéra commençait à naître, il créa des œuvres sublimes. Gluck fut le Corneille de la musique.

LE DALHIA.

Et Back & Meyerbeer, vous n'en dites rien ? Oh ! la musique allemande, les grands thèmes, les combinaisons larges, les passions élevées, les étrangetés de l'imagination, tout cela enfermé dans des cadres magnifiques, n'est-ce donc pas, de mille coudées, au-dessus de l'école italienne ?

LA ROSE & L'AZALÉE.

Non, non, cent fois non !

LE GLAYEUL.

Oh ! moi, je l'admire, je l'aime cette Germanie qui a fait naître Weber. Je tressaille dans toutes les fibres de mon être, en écoutant *Freyschutz*. Je pleure d'attendrissement, je crie d'enthousiasme quand on exécute devant moi l'inimitable scène d'Annette de cette grande partition.

LA MARGUERITE.

Pas tant de tapage, mesdames. Moi, j'ai le cœur français & j'aime la musique française. Auber, Halévy, Boïeldieu, sont mes maîtres de prédilection. Si leur inspiration embrasse de moindres espaces, elle est toujours jeune, gracieuse & vivante. Elle est la manifestation très-réelle de notre nationalité. Tout le monde n'a pas des ailes assez larges pour suivre les aigles jusqu'au nuage, mais chacun peut atteindre le buisson où le rossignol fait son nid.

LE CAMÉLIA.

Mettez vos trois compositeurs français les uns au bout des autres, et vous n'arriverez pas à la cheville de Donizetti.

LE MYOSOTIS.

Vous êtes des fleurs du monde, des érudites, des dilettanti. Quant à moi, je vous assure qu'un lieder, & surtout la sérénade de Schubert, me charment mille fois plus que tous vos grands opéras.

LA BELLE DE NUIT.

Si parfois le soir, lorsque vos sœurs dormaient, vous avez entendu, émue & recueillie, la *Symphonie pastorale* de Beethoven, vous avez certainement dû vous dire que ces difficiles partitions, qui ont fait pâlir leurs auteurs pendant des années, ne remuaient pas le cœur autant que cette inspiration, éclosée en quelques minutes.

LE NÉNUPHAR.

Et la *Lac*, de Niedermeyer, quelle charmante page !

LA SCABIEUSE.

Si nous envoyions une députation au meilleur

pianiste des concerts, pour le prier d'exécuter la *Marche funèbre* de Chopin, cette œuvre émouvante qui est peut-être la manifestation artistique la plus douloureuse qui se soit jamais produite ?

LE BLUET.

Par exemple ! un chant de deuil ! Vous plaisantez, fleur des veuves ! Tenez, j'entends là-bas dans le sillon, la pauvre alouette qui appelle ses petits. Voilà ma musique à moi, c'est la musique de la nature, c'est la musique qui plaît au bon Dieu !

LA VIOLETTE, se tournant vers une touffe de *seringat*.

Attends pour chanter, petite fauvette, que le matin succède à la nuit, alors il n'y aura plus de concert, & ta douce voix viendra réjouir mon cœur ; mais dis-moi, chère Ancolie, pourquoi tu es si triste ce soir ?

L'ANCOLIE.

C'est qu'hélas ! le rossignol a cessé de chanter.

LE BOUTON D'OR.

Mais il te reste, ma douce amie, le murmure de ton ruisseau & le gai bourdonnement de tes abeilles.

L'ANCOLIE.

O mes trilles harmonieux ! qui pourrait vous remplacer !

LA GIROFLÉE.

Décidément, mes sœurs, vous rivalisez de prétentions. A droite, des savantes ; à gauche, des naïves, des mélancoliques, des passionnées ! L'art mêlé à la vanité, je n'aperçois que cela dans tout ce que vous dites. Moi, je suis née sur la fenêtre d'une ouvrière, entre une jacinthe & un brin de réséda. Là, j'ai entendu toutes les romances, toutes les chansons, tous les refrains populaires. Que de fois je manquai d'eau, que de fois j'implorai quelques gouttes de rosée ! Eh bien ! aujourd'hui que par un singulier hasard je suis arrivée parmi vous, à présent que me voici une grosse rentière, à laquelle il ne manque rien, je regrette ma fenêtre, mon ouvrière & ses chansons.

LA PIVOINE.

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Moi, je regrette le temps où l'on chantait : *Fleuve du Tage, Pescador, O ma tendre musette, & Dormez, mes chères amours*.

LE CAMÉLIA, à part.

Vieille bourgeoise !

LA ROSE.

Pauvre sotte !

LE LIS.

C'est une digne fleur, mesdames les coquettes. La bonté fait oublier l'ignorance. D'ailleurs, dans notre temps, il y avait des compositions charman-

tes dont il ne faut pas se moquer. Les maîtres d'autrefois ont créé la musique d'ensemble. Nous brotons aujourd'hui sur le moule qu'ils avaient pétri de leurs mains. S'ils ne possédaient pas la science parfaite, ils avaient l'inspiration, le charme, la mélodie, la naïveté. Vous vivez sur les hauteurs, eux se tenaient à mi-côte, dans des sites pittoresques, entre la nature & la civilisation.

LA ROSE, LE GARDANIA & L'AZALÉE, à part, avec un air de dédain.

Que répondre à de pareils raisonnements ?

LE BAZILIC, qui les a entendues.

Impertinentes ! est-ce que vous croyez que vos airs de princesse me feront reculer d'une semelle. Je suis la fleur des cordonniers, & j'en suis fière. Solide sur ma tige, je ne me fane pas comme vous d'un jour à l'autre, j'ai bon pied bon œil pour me défendre, et je chanterai à votre nez, sans me soucier de vos grimaces, le grand air de *la Femme à barbe*, qui fait les délices de mes oreilles.

LE THYM.

Et je te défendrai moi, cher Basilic, si petit que je sois. Nous avons tous nos aspirations, nos penchants dont nous avons le droit de parler. Pourquoi n'avouerais-je pas que je préfère, à toute autre musique, l'air des *Cuisinières : Grenadier* que tu m'affliges !

LA SAUGE.

C'est aussi mon morceau de prédilection.

LE CAMÉLIA.

C'est naturel, vous vivez ensemble dans les cuisines.

LE THYM.

Tout aussi heureux que vous dans les salons. Ajoutez que j'épouse la Sauge dans quelques jours.

LA SAUGE.

Oui. Nous aurons pour témoins le Lauriersauce & le Laurier-amande.

LE THYM.

Et l'illustre Laurier-rose, le symbole de la gloire, m'a promis de signer au contrat.

LA VIOLETTE.

Plus on est grand, moins on est fier.

LA JACINTHE.

Mesdames, le concert est terminé, le vent fraîchit, fermons nos pétales & livrons-nous au sommeil.

[LA ROSE.

J'aimerais bien mieux qu'une petite main blanche vint me cueillir pour m'emmener au bal.

L'AZALÉE.

C'est courir au-devant de la mort.

LA ROSE.

Mais aussi c'est mourir enveloppée de sourires, de musique et de parfums.

LA PIVOINE.

Moi je suis vulgaire, j'aime mieux vivre.

BEAUCOUP DE FLEURS ENSEMBLE.

Nous aussi !

LE LIS.

Mesdames, j'ai droit, parmi vous, à quelque déférence ; c'est l'heure du repos, dormez toutes, petites & grandes, afin de vous réveiller plus fraîches demain, aux premières lueurs de l'aurore.

Le silence se rétablit. Les pétales des fleurs s'agitent en se repliant, & le dernier mot qui se fasse entendre dans la gracieuse compagnie, c'est : bonsoir !

MARIE LASSAVEUR.

P. S. — Une erreur typographique s'est glissée dans la dernière Revue Musicale ; on nous a fait dire, page 185, première colonne : de charmantes ondulations, c'est modulations qu'il faut lire.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

JE commence par t'apprendre, chère Jeanne, une nouvelle qui, à coup sûr, ne manquera pas de te réjouir : un heureux changement dans la position pécuniaire de notre char-

mante voisine, madame R..., à qui une vieille parente, habitant notre petite ville, vient de laisser presque une fortune. Je dis *presque*... car tout étant relatif en ce monde, ce modeste héritage qui

semble la richesse à monsieur & à madame R..., serait considéré comme fort peu de chose par beaucoup de gens ; mais avec les goûts simples, l'économie bien entendue, les habitudes d'ordre & d'arrangement que possède notre amie, ce legs, tel qu'il est, sera pour cette aimable famille une source réelle d'abondance, de bien-être, en même temps qu'une grande facilité pour élever le bébé qui grandit.

Le plus clair de cet héritage, c'est une gentille habitation située aux portes de la ville & entourée d'un potager & d'un verger en plein rapport.

Tu juges du bonheur de ménagère qu'éprouve madame R... au milieu de ces trésors dont elle saura si intelligemment tirer parti !...

Déjà j'ai été l'aider à en prendre possession, & comme il eût été fâcheux de laisser perdre sans profit les richesses gastronomiques dont ce potager & ce verger regorgent — car les fruits & les légumes qu'ils donnent sont en quantité beaucoup trop importante pour la consommation journalière d'un si petit ménage, — nous les avons utilisés en conserves de toutes sortes, pour l'hiver.

Par exemple, nos seules lumières étant très-insuffisantes sur ce chapitre, nous avons dû emprunter largement au superbe volume que tu m'as envoyé l'an dernier pour mes étrennes : le *Livre des Conserves*, de Gouffé (1).

Comme je sais qu'avant de me l'adresser tu as à peine pris le temps d'y jeter les yeux, permets-moi de te renvoyer aujourd'hui quelques-unes des recettes que madame R... & moi y avons choisies — celles que nous avons le moins réussies, naturellement !... Mon Dieu, Jeanne, que de bien-être, de confort les femmes pourraient répandre autour d'elles si elles savaient — si elles *voulaient* plutôt ! — se donner la peine de tirer intelligemment parti, comme notre amie, des mille & une ressources de tous genres que Dieu jette généreusement sur la route de la plupart d'entre elles ! & cela dans la position la plus humble, la plus modeste, ma chère !... Sans compter que ces petites recherches de toutes sortes sont loin de déplaire aux maris & contribuent, plus que bien d'autres choses, à leur faire aimer le logis & apprécier la ménagère !

Mais nous ne sommes pas ici pour philosopher ni pour médire de notre sexe... A nos recettes bien vite, je vous prie, mademoiselle !

D'abord, nous avons fait du vinaigre à l'estragon, une excellente chose, qui donne un non moins excellent goût à la salade. Voici comment on procède, d'après Gouffé. Oh ! je cite mes auteurs !...

VINAIGRE A L'ESTRAGON.

Faites sécher 500 grammes d'estragon ; mettez-le dans une cruche avec 30 grammes de poivre

long, 12 échalotes épluchées ; remplissez avec 3 litres de vinaigre ; bouchez avec un liège sur lequel vous collerez une bande de papier pour empêcher l'évaporation du vinaigre. Après un mois d'infusion, filtrez, mettez en bouteilles, bouchez & conservez à la cave.

Tandis que nous parlons vinaigre, je vais t'apprendre, chère Jeanne, à préparer des petites carottes & des choux-fleurs marinés pour les rapiers. C'est très-joli & encore meilleur.

PETITES CAROTTES MARINÉES (Hors-d'œuvre).

Prenez cinquante petites carottes nouvelles, enlevez la partie verte, ôtez la peau en les échaudant ; faites-les cuir à moitié dans de l'eau légèrement salée ; égouttez & mettez dans une terrine avec du vinaigre, laissez vingt-quatre heures. Égouttez de nouveau, faites bouillir une seconde fois le vinaigre additionné d'une nouvelle quantité de vinaigre & d'un peu de sel ; mettez les carottes dans un petit bocal, avec trois feuilles de laurier et quatre clous de girofle ; remplissez le bocal de vinaigre & recouvrez lorsque le tout sera refroidi.

On se sert de bouchons de liège de bonne qualité que l'on recouvre de parchemin, ou de vessie de porc bien trempée ; on lie cette vessie très-serrée, pour obtenir un bouchage parfait. Chaque fois qu'on découvre les carottes pour s'en servir, il faut bien faire tremper la vessie avant de la remplacer.

CHOUX-FLEURS MARINÉS.

Épluchez un kilog. de choux-fleurs par bouquets égaux ; mettez-les à mesure dans l'eau froide pour empêcher qu'ils ne noircissent ; faites bouillir dans un bassin de l'eau très-peu salée ; mettez-y les choux-fleurs au premier bouillon ; ne laissez que quatre minutes, égouttez, remettez dans une terrine ; faites bouillir du vinaigre, versez-le sur les choux-fleurs ; couvrez d'une feuille de papier & laissez vingt-quatre heures. Égouttez ; faites bouillir de nouveau le vinaigre ; salez légèrement ; mettez les choux-fleurs dans les bocal, & terminez comme pour les petites carottes.

Comme madame R... avait des haricots verts en quantité, elle fut ravie de trouver dans le *Livre des Conserves*, la recette suivante, qui lui sera une précieuse ressource quand l'hiver aura amené une complète pénurie de légumes. J'ai, du reste, goûté, en Belgique, à des haricots verts conservés de cette façon, & c'est réellement presque aussi bon que des haricots frais. De plus, comme tu vas voir, c'est excessivement facile à préparer.

HARICOTS VERTS CONSERVÉS AU SEL.

Prenez 5 kilog. de haricots verts moyens & bien tendres ; épluchez, lavez & faites blanchir cinq minutes ; rafraîchissez & égouttez ; mettez-les dans un petit baril ; couvrez-les avec de l'eau salée & bouillie à dix-huit degrés au pèse-sirop. Deux jours

(1) Chez Hachette, boulevard Saint-Germain. Prix : 10 fr.

après, égouttez-les encore & faites bouillir l'eau ; mettez du sel pour la ramener à dix-huit degrés ; recouvrez les haricots avec cette eau lorsqu'elle sera froide ; maintenez 6 centimètres d'eau au dessus des haricots. Couvrez le baril, & quand vous voudrez employer ces haricots, faites-les dégorger dans l'eau & blanchir de nouveau, pour finir de les cuire.

Nous avons fait ainsi bien des conserves en boîtes & au bain-marie, des artichauts, des champignons, des petits pois, des haricots flageolets, des tomates, etc.

Comme ce genre de conserves est très-connu, je n'en parlerai point en détail & me bornerai à te recommander, si jamais tu en fais de la sorte, d'apporter le plus grand soin dans le choix des légumes que tu emploieras, de les prendre dans leur maturité, de les employer frais cueillis & parfaitement sains, d'exécuter promptement les différentes opérations & de n'agir que sur de petites quantités à la fois, quel que soit le nombre de conserves que tu voudras préparer. On les réussit ainsi beaucoup plus sûrement.

Pour des détails moins généraux, je te renvoie au livre des conserves, chapitre X.

Mais je gage que tu aimerais que je te donnasse des détails sur les conserves de fruits pour compotes d'hiver & desserts ? Quoiqu'il me reste bien peu d'espace, je me rends à ton désir.

D'abord, si tu veux conserver des fruits quels qu'ils soient, il te faut les choisir très-sains & tout nouvellement cueillis. Tu les pareras en y touchant le moins possible ; tu les mettras en bouteille sans les froisser. Ton sirop de sucre sera préparé à l'avance, tes bouteilles à larges goulots bien rincées, les bouchons bien choisis, car le contact de l'air altérant la couleur des fruits, plus ton opération sera menée rapidement, plus tes conserves auront bonne mine.

Voici maintenant quelques recettes pour essayer l'application de mes préceptes.

PÊCHES CONSERVÉES.

Prenez des pêches mûres à point & surtout bien saines. Coupez-les en deux, mettez-les dans l'eau bouillante pour en retirer la peau, ôtez les noyaux & mettez en bouteille, en recouvrant vos moitiés de pêches bien serrées & ne montant que jusqu'à 4 centimètres du bouchon, du sirop à trente-deux degrés du pèse-sirop. — Ce sirop ne doit pas toucher le bouchon. — Bouchez, ficellez les bouteilles & donnez deux minutes d'ébullition au bain-marie.

On conserve les abricots de même, seulement le sirop doit être à vingt-huit degrés seulement.

PRUNES DE MIRABELLE CONSERVÉES, CERISES, GROSEILLES, FRAISES ET FRAMBOISES.

Prenez des mirabelles d'un jaune clair, pas trop mûres, ni tachées, ni fendues. Laissez un centimètre de queue ; mettez en bouteilles en les tassant légèrement ; remplissez avec du sirop à vingt-cinq degrés. Bouchez, ficellez & donnez cinq minutes d'ébullition au bain-marie.

On conserve les cerises de même, seulement le sirop doit être à vingt-quatre degrés, & l'ébullition de deux minutes au lieu de cinq.

Pour les groseilles rouges ou blanches, après les avoir égrenées & mises en bouteilles, on verse dessus du sirop à trente degrés & on laisse bouillir deux minutes au bain-marie.

Pour les fraises, prenez des fraises des quatre saisons à peine mûres & très-saines, bien épluchées. Sirop à trente-huit degrés ; deux minutes d'ébullition.

Même soin pour les framboises. Sirop à trente-huit degrés aussi & deux minutes d'ébullition au bain-marie.

PURÉE DE PRUNES DE REINE-CLAUDE, D'ABRICOTS, DE PÊCHES, DE BRUGNONS, DE FRAISES, DE FRAMBOISES.

Choisissez des prunes bien mûres, passez au tamis, prenez 500 grammes de sucre en poudre pour même quantité de purée, mêlez parfaitement l'un avec l'autre, mettez en bouteilles. Bouchez, ficellez & donnez deux minutes d'ébullition au bain-marie.

Ces purées servent à faire des tartes, des soufflés & entremets divers.

PURÉE DE POMMES OU DE COINGS.

Épluchez des pommes de calville. Plongez-les à mesure dans de l'eau bouillante tenue au coin du fourneau. Faites-les cuire à plein feu jusqu'à ce que la pomme ou le coing puisse passer au travers d'un tamis. Ajoutez 500 grammes de sucre pour 500 grammes de purée ; mettez en bouteilles, & au bain-marie avec quatre minutes d'ébullition.

Je crois, ma Jeannette, que voilà bien assez de recettes gastronomiques pour une fois ! Mais je sais qu'en cette saison ces recettes peuvent être utiles à mainte & mainte ménagère, à mainte & mainte jeune maîtresse de maison ; car les femmes qui comprennent leur mission dans l'intérieur de la famille ne dédaignent jamais les détails de ce genre, tout posâques & matériels qu'ils puissent paraître ; elles n'ignorent pas que, comme dit le proverbe, les mouches ne s'attrapent jamais avec du vinaigre ; il en est un peu de même du bonheur au logis, où l'on préfère en général, & c'est bien naturel ! le confort à la pénurie, le sucre & le miel au verjus !...

Ma bonne Jeanne, a toi de cœur.

FLORENCE.

MODES

Les préparatifs de départ occupant en ce moment toutes les maîtresses de maison, nous parlerons des toilettes de voyage.

Aux personnes qui vont prendre les bains de mer, je conseille, en fait de costumes pour se baigner, les modèles les plus simples ; ceux en laine noire, par exemple, avec larges galons de laine rouge ou bleu de ciel. La forme la plus convenable est la petite blouse, avec large col marin. — Les bonnets en caoutchouc sont les seuls qui préservent de l'humidité (& c'est bien essentiel pour conserver ses cheveux). On les entoure d'une bande de laine bien serrée, de même nuance que celles qui garnissent le costume.

Pour séjourner au bord de la mer, il est indispensable d'avoir un costume de laine, & de couleur solide. Le blanc a le grand privilège de ne pas passer, & de pouvoir plus tard, se teindre parfaitement bien. De plus, on peut utiliser en dessous, n'importe quel jupon noir, soie ou velours.

Tous les boutons vont indistinctement bien sur les costumes blancs. Les dorés sont très-élégants, mais ceux en nacre sont plus distingués, parce qu'ils font moins d'effet. Quand l'ornement est noir, les boutons doivent l'être également.

On fait toujours des revers & des parements de velours noir, allant avec le jupon.

Les étoffes préférées sont : le petit drap léger, le sergé, la flanelle de belle qualité, le cachemire, & même la mousseline de laine.

Quand le costume est tout blanc, on peut mettre une large ceinture de laine de couleur, nouée sur le côté. Les bouts de cette ceinture doivent avoir de longs effilés de laine, qu'il est facile de faire soi-même. La tête au filet, & les glands au crochet.

Les petites vestes anglaises ont l'avantage de pouvoir, en dehors du costume, se porter sur n'importe quelle toilette ; les dolmans blancs également.

Les secondes jupes, malgré les tentatives pour les faire entièrement disparaître, persistent à bon droit, surtout dans les costumes d'habitude ; les Jupons destinés à se passer de leur adjonction, réclament trop de garnitures & trop de soin dans leurs compositions. On voit toujours des polonaises, peu de paletots sacs, de jolies petites mantes à capuchons, beaucoup de fichus croisés en dentelle noire ou blanche, sur des robes d'été, montantes ou décolletées.

La broderie anglaise est de plus en plus à la mode ; on en garnit les costumes de toile, de batiste & de piqué.

Beaucoup de ces étoffes sont elles-mêmes brodées en coton de même couleur que le tissu. Le brianté, le basin rayé ou à petits carreaux font de

jolies petites toilettes d'été, surtout pour les jeunes filles. C'est moins lourd & plus frais que le piqué. Ces costumes se font tout en pareil ; on y met des volants & garnitures simplement ourlées, ou avec petite fausse Valenciennes au bord. Les corsages sont quelquefois froncés & à ceinture.

Le jaconas uni s'emploie aussi comme costume, & fait de charmantes toilettes simples. Des ruches ourlées, surmontant des volants plissés, sont la plus jolie garniture. Des entre-deux brodés, séparés par beaucoup de petits plis, font encore un très-joli ornement sur une jupe sans volants.

La toile grise ou écrue se garnit de broderies anglaises, d'effilés de fil, de guipure de même nuance, etc. La guipure de laine s'emploie toujours aussi sur n'importe quelle nuance. C'est un ornement solide, qui se teint admirablement bien.

La satinette unie ou à pois fait encore des costumes ordinaires très comme il faut & imitant le foulard à s'y méprendre.

Pour la campagne, on voit de fort jolis petits cols & manches en percale de couleur. Il y en a de plus ou moins ouverts, puis des tuyautés. Il y en a à deux rangs, l'un blanc & rose près du cou ; l'autre, en arrière, bleu & blanc. Manchettes semblables.

Pour mettre dans des robes très-ouvertes, ces cols ont des plastrons à plis comme les devants des chemises d'hommes.

On porte aussi des gilets de piqué blanc, de velours, de dentelle mélangée de ruban, etc.

Voici maintenant des costumes destinés aux soirées de casino ou autres :

Le premier est en grenadine de laine blanche.

Le jupon est orné de quinze volants en biais, froncés légèrement ; ils sont bordés de velours noir. — Casaque habit en grenadine. Le tour est bordé de velours ; le devant ouvre sur un gilet de velours noir ; les pans du devant de la casaque sont retournés de côté & retenus par des nœuds de velours noir assez larges & longs. Chapeau de paille blanche, forme marin un peu élevé, bordé de velours noir. Voile de gaze blanche, retenu par un nœud de velours noir posé en aigrette. éventail & gants blancs. Petit bouquet de roses naturelles au côté du corsage.

Le second costume est en crêpe de Chine bleu de ciel. On peut le copier en mousseline de laine de même nuance, ce qui fait une toilette très-bon marché, puisqu'il y en a à 1 fr. 85 c. le mètre.

Le jupon se compose d'un haut volant plissé, dont la tête est surmontée d'un entre-deux de broderie blanche & de valenciennes. Si le costume est en crêpe de Chine, le jupon sera en soie ; s'il est en mousseline de laine, tout sera en pareil. — Petite jupe ornée d'un volant plissé avec même

entre-deux blanc qu'au jupon. Cette jupe est relevée très en arrière, de façon à peu découvrir le jupon par côtés, & à placer le bouffant très-haut, près de la taille. — Le corsage plat est sans basques. — Ceinture ronde en soie bleue, avec nœuds à bouts par derrière. — Fichu en entre-deux & en valenciennes; il est pointu par derrière & croise devant en entrant dans la ceinture. La Valenciennes est coquillée au cou, de façon à former collerette. Un nœud de soie bleue à très-longes bouts la soutient par derrière, & retombe sur la jupe en se mélangeant avec les pans du nœud de la ceinture. — Bottines de peau mordorée. — Gants de Saxe. — Petit bouquet de fleurs blanches & roses, à la taille.

Les fleurs sont placées avec la plus grande profusion sur les chapeaux. On en pose surtout en arrière, retombant sur les cheveux. Les formes s'élèvent toujours de plus en plus, & je dois répéter mon conseil de se maintenir en dehors de l'exagération du moment. Les guirlandes rondes sont les plus en faveur.

Les fleurs n'excluent pas les plumes qui leur sont adjointes très-volontiers.

On essaie de faire adopter un genre de chapeaux organisés avec des foulards imitant tout à fait la coiffure des femmes du Midi. Cette tentative n'est pas très-heureuse, du moins jusqu'à présent.

Quelques chapeaux du matin sont ornés de foulard à pois; ceci est tout à fait négligé & ne va bien qu'avec un costume & une cravate analogues. A la campagne & aux bains de mer, on porte des chapeaux à larges bords en paille d'Italie. Ils sont quelquefois retroussés d'un côté & très-garnis de fleurs; quelques-uns ont des guirlandes en dessus & en dessous, d'autres ne sont ornés que de rubans. Puis, de petites capelines de mousseline blanche, plissée et ruchée. Le tout bordé de petites Valenciennes. Le velours noir, les roses, fleurs des champs, violettes, font de jolis ornements, assortis bien entendu, au reste de la toilette.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en mousseline Pompadour, ornée devant de deux plissés en tarlatane verte; une ruche pareille les surmonte; derrière, un haut volant plissé, alterné: un pli en mousseline pareille à la robe, un pli vert. — Le corsage à basque est ouvert sur un gilet décolleté, l'ornement rappelle celui de la jupe. — Manche demi-large, légèrement froncée dans le bas sur le plissé formant volant. — Col ouvert en dentelle tuyautée. — Sous-manche assortie. — Coiffure en dentelle avec anémones. — Pour jeune fille, le col en dentelle sera remplacé par un bouillonné en tulle ou un fichu croisé en gaze, drapé avec nœud en faille verte. La sous-manche assortie, et la coiffure en ruban de faille verte.

Deuxième toilette. — Jupe en taffetas noir, le lé de devant est orné de volants avec ruches en dentelle formant tête; derrière, un haut volant surmonté d'un volant en dentelle. — Tunique en grenadine rayée, ornée d'un bouillonné bordé d'une guipure de même nuance; elle est relevée sur le côté par un nœud en faille noire. — La manche, composée de quatre gros bouillons, est terminée par un sabot garni de guipure. — Chapeau en paille, avec une draperie en gaze de la nuance de la tunique; traîne de feuillage et bouquet de cerises de plusieurs teintes.

Toilette de petite fille. — Robe en mousseline ornée de groupes de deux volants: un en mousseline, un en taffetas; sur le côté, trois bouillonnés formant quille. — Le corsage, qui est sur transparent, est à basque sur le côté seulement; cette basque passe sous la quille. — Ceinture avec nœud remplaçant la basque derrière. — Manche à sabot, surmontée d'un bouillonné avec nœud; à l'entournure, même bouillonné sur transparent. — Chapeau en paille belge, avec draperie en faille noire et taffetas rose, bouquet de boutons de roses.

HUITIÈME CAHIER

Fauteuil pliant en chamarrure. — Volant plissé. — Robe pour enfant de deux à trois ans. — Sac pour bain. — Bonnet au crochet pour enfant. — Col ouvert formant revers. — Manche assortie. — Parure guipure Richelieu. — Garniture. — M. D. — Dessin mat en sou-tache. — Robe soutachée pour enfant. — Volant. — Dessous de flacon. — Toilette de jeune fille. — Costume de jeune fille ou jeune femme. — Mouchoir. — L. L. en-lacés.

PLANCHE VIII

PREMIER CÔTÉ

Tunique en gaze rayée, deuxième toilette, gravure du 1^{er} août.

DEUXIÈME CÔTÉ

Costume de bain.

GRANDE PLANCHE SUPPLÉMENTAIRE DE TRAVAUX

Modèles de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

PREMIER CÔTÉ.

Voile de fauteuil, application de nansouk ou batiste sur tulle. — Le travail intérieur du groupe du milieu est en feston, comme l'application.

Dentelle renaissance en lacet et fil écru, pour garniture de robe ou confection. On peut faire cette dentelle en cordonnet de soie noire avec lacet ordinaire.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Quart d'un coussin en tapisserie par signes. Bande avec angle en chamarrure sur couil, pour bordure de rideau.

TAPISSERIE COLORIÉE

Bande pour ameublement.

Le mot de l'Énigme de Juillet est : GOUTTE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : A la presse vont les fous.

1920 — Paris, typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.



N° 3903.

Modas de Paris
Journal des Demoiselles

Août

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

Etoffes des Magasins de Pygmalion, Rue de Rivoli, 102.
Machines à coudre de la Maison Seeling, Boulevard de Sébastopol, 70.
 Ayuntamiento de Madrid

UN PAPER, DE, Y DES PETITS HOTELS.

